

Notre aventure au service de Dieu - Bavans 1939 - 1947

Georges MARTIN

NOTRE AVENTURE AU SERVICE DE DIEU

BAVANS 1939—1947



A nos enfants et petits enfants

François parlait un jour à ses enfants de la guerre à Bavans. Il n'avait que quatre ans et demi au moment de la libération et ses souvenirs étaient vagues.

Comme cela les intéressait, j'en ai mis quelques-uns par écrit. Il ne s'agit pas d'une chronique, mais seulement de quelques épisodes marquants et de croquis de personnes caractéristiques.

La grande Histoire est faite d'une quantité de petites histoires qui tombent souvent dans l'oubli. Et pourtant, ce sont elles qui nous permettent de mieux revivre le passé.

Ce texte, rédigé et multicoté il y a une vingtaine d'années, ne l'a pas été en vue d'une publication. C'est pour le rendre plus lisible qu'Olivier l'a mis sur son ordinateur. C'est la raison de ce nouveau tirage, complété de quelques photos

Georges Martin

L'Auberson, août 2001

Préface

Ils voulaient partir en Mission en Afrique et ils se sont retrouvés juste de l'autre côté de la frontière, dans le Pays de Montbéliard.

Arrivés en 1939 à Bavans, ils ont vécu toutes les années de la Seconde Guerre dans ce village où ils ont desservi la Paroisse composée des villages de Bavans et de Lougres.

On pourrait appeler ce récit chronique ordinaire d'un ministère pastoral. Mais alors que s'écrivait l'Histoire avec un grand H, c'est l'histoire banale d'une région qui nous est relatée et vue au travers du regard d'un jeune pasteur, jeune marié, qui découvre des habitudes différentes de son Jura vaudois natal. Il y croque des portraits sans fard de ses collègues pasteurs, de ses paroissiens et d'autres habitants moins habitués aux bancs des églises. La libre pensée a connu un certain essor dans cette région traditionnellement protestante et ces deux courants se retrouvent souvent dans les familles.

Si c'est l'Aventure qu'il recherchait en voulant aller en Afrique, il aura été servi en se retrouvant à Bavans pendant les années de guerre ! En ces temps de tourmente, votre vrai caractère est mis à nu et on retrouve dans les différents portraits présentés aussi bien ceux qui ont fait actes de bravoure et de désintéressement, mais aussi les lâches et les inconscients. Face aux différents pièges qu'on a essayé de lui tendre pour le faire accuser de travailler pour la Résistance, il a dû la vie sauve à sa naïveté, mais aussi certainement à la protection de Son Patron. Des amitiés se sont nouées qui ont duré pendant des années, jusqu'à ce que la mort y mette un terme.

Et si ils se faisaient un idéal de la Mission, ils ont expérimenté que l'essentiel dans une vie est d'être là où Dieu nous veut et d'avoir un témoignage de vie qui soit en accord avec sa foi et ses convictions. C'est cela qu'on retrouve comme le fil conducteur de ce récit aux différentes touches.

Vivre de pareilles expériences marque une vie. Toute la famille a gardé au fond de son cœur un petit morceau de Bavans. Même le cadet de la famille qu'on a encore accueilli pour fêter la Libération, dans la joie de la Paix retrouvée !

Olivier Martin

Cossonay, le 18 juillet 2001

SOMMAIRE

Préface	3
Vocation, Etudes, Mariage	5
Installation et premiers contacts	7
Bavans	9
Histoires d'anciens pasteurs	11
Lougres	12
Mobilisation	14
La débâcle	15
Retour à Bavans	16
1941	19
Geneviève	21
Visites inattendues	22
Le professeur	23
Activités paroissiales	24
Services funèbres	25
Pasteurs	26
1942, Année de voyage et d'aventures	28
La Résistance, bombardement de Sochaux	31
Vacances aux Fourgs et à L'Auberson	33
Paroisse et Famille	34
Lougres	36
Travailleurs en Allemagne, Jean Mouhot	38
1944, la Résistance s'organise	39
Accueil des petits Parisiens	43
Le pasteur Nisse	44
Evacuation vers la Suisse	45
La Libération	50
Lendemain de guerre	52
Vacances, consécration pastorale	55
Conclusion	57
Photos	58 - 60

NOTRE AVENTURE AU SERVICE DE DIEU

BAVANS 1939—1947

LA VIE AVEC DIEU
est une aventure
jusque dans le détail
des événements,

LES SOUVENIRS
une fois écrits,
nous libèrent
pour vivre pleinement
le présent.

Vocation, Etudes, Mariage

La vie avec Dieu est souvent une aventure déconcertante.

Après un apprentissage de commerce, je rêvais de faire fortune dans les affaires. C'est alors, qu'à la suite d'une conférence missionnaire, Dieu m'a appelé à partir en mission. D'accord de faire des études de théologie pour aller en Afrique, mais jamais pour être pasteur en Suisse.

Lors d'une rencontre de jeunes qui s'intéressent à la mission, Ruth accompagne ses deux soeurs. C'est le coup de foudre ... Nous sommes nés tous les deux en 1912. Elle est lausannoise, je suis jurassien. C'est merveilleux de découvrir qu'à travers tout ce qui nous différencie, Dieu nous a préparés pour être complémentaires à son service.

En automne 1938, je pars en Angleterre pour apprendre l'anglais tout en préparant ma thèse sur " l'Eglise anglicane ", tandis que Ruth termine son école d'infirmière à La Source.

Avant d'accepter sa candidature, le Comité de la Mission demande un examen médical. D'après celui-ci, il conclut que sa santé est trop fragile pour partir en Afrique. C'est vrai qu'elle avait été gravement malade trois ans auparavant. Averti de cela au début de notre fréquentation, j'avais consulté son médecin traitant qui m'avait certifié qu'elle était totalement guérie et que nous pouvions partir sans crainte.

Quelle déception et quel dilemme ! Ruth ou la Mission ?

Finalement, la réponse de Dieu est claire et la paix retrouvée :

“ Tu me serviras où je t'enverrai avec Ruth que je te donne comme épouse. ”

Si l'aventure africaine n'était plus qu'un rêve au passé, quel était alors le plan de Dieu? Un pasteur neuchâtelois, après six ans de ministère au Pays de Montbéliard, désirait rentrer dans son canton. Auparavant, il s'est engagé à trouver quelqu'un pour le remplacer. Pourquoi ne pas répondre à cette demande pressante? Elle offre un avantage : ce n'est pas en Suisse. Puisque j'avais accepté la vocation de servir Dieu, à condition que ce ne soit pas dans mon pays.

En rentrant d'Angleterre, ce n'est pas une affaire, à fin mars 1939, de faire une halte à Voujaucourt, la station la plus proche de Bavans et de prendre contact avec le pasteur, *Henri Perregaux*. A la gare, pas besoin de le chercher. Un homme, dans la trentaine, vêtu de noir est sur le quai. Ce pasteur, consacré à Dieu et à son service, prend tout le monde très au sérieux. Il veut le témoigner à chacun. "Même si vous n'avez pas l'habitude de porter un chapeau, vous devez ici en avoir un et le lever pour saluer tous ceux que vous rencontrez. Dans ce village, où il y a beaucoup d'indifférents et de libre-penseurs, c'est un moyen très important pour gagner la sympathie des uns et des autres." A bon entendeur, salut! A son exemple, j'ai acheté un chapeau noir. Après l'avoir pincé entre deux doigts quelques centaines de fois, la pointe de devant était trouée. Et combien en ai-je usés!

Dès lors, les préparatifs de mariage durent être menés rondement. Il fallait trouver de quoi meubler la cure de Bavans, ou tout au moins, quelques pièces. La matelassière des Grangettes fut mobilisée pour refaire le matelas d'un grand lit à deux places. Un ancien fauteuil de coiffeur, acheté autrefois dans une mise par mon grand-père, qu'il avait lui-même bien utilisé, ferait un excellent fauteuil de bureau. Mais, l'essentiel nous fut prêté par Emy de Serrières, la soeur de Ruth: deux ou trois tables, des chaises, deux canapés qui avaient été très beaux, mais dont le tissu était plus que râpé. Je les ai rénovés en enlevant le tissu et en le reclouant à l'envers. Le tout fut conduit dans un fond de déménageuse (Lavanchy de Lausanne), qui allait ramener en Suisse le mobilier des Perregaux. Ils auraient bien aimé nous revendre leur piano pour ne pas le déménager en Suisse. Pour nous, même à Fr. 100.-, il n'en était pas question. Les quelques centaines de francs reçus comme cadeaux de mariage allaient tout juste nous permettre d'acheter de la vaisselle, de la batterie de cuisine, et quelques objets indispensables.

Sans parler, qu'en arrivant, nous apprenions que le salaire pastoral n'était versé que tous les trois mois.

Le culte d'adieux du pasteur Perregaux était fixé au 4 juin et il avait demandé que nous soyons installés le même jour. C'est ce qui décida de la date de notre mariage qui fut fixée

au jeudi 24 mai 1939; la cérémonie devait avoir lieu dans la chapelle de l'église libre de Villard ; la fête devait se passer dans la même rue, aux Fleurettes, dans la maison de la famille Guberan.

Arrivé aux Fleurettes, tandis que les soeurs et les amies de noce s'occupaient de terminer la toilette de la mariée, ce sont les beaux-frères qui ont pris le marié en charge: "Ce col mou et cette cravate ne font pas assez cérémonial !" Et les voilà de me mettre dans un carcan avec un col dur et un noeud papillon. Puis, pour compléter, une paire de gants et un haut de forme.

Avec l'émotion du jour, je n'étais plus moi-même. Le pasteur Willy Guberan, frère de Ruth, a certainement apporté un message magnifique selon son habitude, mais il ne m'en est rien resté sinon le verset inscrit sur la Bible qui nous fut remise en fin de cérémonie par le pasteur du lieu, Willy Margot (originaire de la Prise-Perrier, frère de tante Jeanne):

"Dieu est fidèle, lui qui vous a appelés à la communion de son Fils, Jésus-Christ, notre Seigneur." (.1 Cor 1:9)

Après la cérémonie, alors que la fête battait son plein aux Fleurettes, Hélène Sauter-Roth et Benjamin qui commençait à fréquenter Simone, nous ont emmenés à Verbier, dans un chalet que nous avaient prêté les Sauter de la lithographie du Simplon, des amis de la famille Guberan.

Une semaine plus tard, nous sommes retombés sur terre, à l'Auberson, pour les derniers préparatifs. Car, le samedi, c'était le départ pour Bavans.

Installation et premiers contacts

Le dimanche 4 juin, l'inspecteur ecclésiastique Parrot a présidé le culte d'adieux du pasteur Perregaux. Ensuite, il m'a installé comme pasteur intérimaire de la paroisse, avec délégation pastorale m'autorisant à accomplir tous les actes pastoraux, puisque je n'avais pas encore terminé ma thèse et que je n'étais pas consacré. Alors que tous les paroissiens étaient attristés par le départ du pasteur Perregaux, Georges Mouhot est arrivé avec une tourte sur laquelle il avait inscrit " Bienvenue ". Avec sa femme Odette, (tante Dette pour nos enfants), ils nous ont accueillis et entourés comme ils l'avaient fait pour notre prédécesseur. Nous en reparlerons.

Les premiers jours, ce sont les *Becker* de Lougres qui nous ont reçus jusqu'au déménagement des Perregaux. On écrivait un livre sur Georges Becker. Il arrivait à faire des merveilles sur le petit harmonium poussif du temple. Professeur de grec et de

français au Lycée de Montbéliard, il était de ces hommes qui, avant la guerre 1939-45 et la génération des spécialisations, avaient une culture générale complète. Il avait des relations avec des sommités dans tous les domaines (littéraire, artistique et scientifique). Son talent oratoire vous essouffait. Il était poète, dramaturge, musicien et compositeur à ses heures; critique de peinture, ami de Jouffroy, admirateur de Courbet; botaniste et mycologue... Après la guerre, il s'est lancé dans le journalisme; on le cassa de son enseignement. Il devint alors député du département du Doubs à la chambre des députés à Paris, comme gaulliste. Après 12 ans de cette vie politique, il rentra finalement dans l'enseignement.

Après le départ des Perregaux, les Mouhot de la 2ème génération nous ont pris en charge : Georges et Odette. Leur maison, adossée à un talus, s'ouvrait au 1er étage sur un jardin en gradins qui grimpait jusqu'au niveau du dessus du village. Au rez-de-chaussée qu'on atteignait déjà par un escalier, vivaient le grand-père Emile et sa femme. Il occupait sa retraite en étant secrétaire de mairie. Il avait été instituteur à Montécheroux au pied du Lomont, puis à Voujaucourt, au bord du Doubs. Chaque matin, c'est lui qui allait faire les commissions au village et bavarder chez son frère, cafetier. Quant à la grand-mère, elle se vantait de n'être pas descendue au village depuis vingt ans.

Chaque matin, en se levant, elle prenait quatre aspirines dans un grand verre d'eau sucrée pour calmer ses maux de tête. Elle renouvelait parfois la dose une ou deux fois au cours de la journée. Chose bizarre, le jour où son Emile est mort, le 20 septembre 1944, c'est elle qui a repris sa place pour aller au magasin.

C'est lorsqu'ils étaient à Voujaucourt que Georges, leur fils unique, avait trouvé femme. Odette y était venue en place dans une famille d'industriels, les Maître, de la fonderie. Elle venait d'un village des montagnes du Doubs, très catholique, où on prétendait que les protestants (les parpaillots, comme on les appelait au Pays) avaient des cornes et les pieds fourchus. Comme elle était allée en place à Paris à l'âge de 15 ans, Odette s'était convertie et devenue protestante.

Si les grands-parents Mouhot se désintéressaient de l'église, Odette et Georges étaient fidèles au culte, en tout cas depuis la venue des Perregaux. Dès lors, ils ont toujours été comme des parents pour les pasteurs qui se sont succédés à Bavans.

Depuis la mort de sa première Jeannette à l'âge de 7 ans, Odette n'a jamais quitté ses habits noirs. Il lui restait pourtant encore un petit Jean. Et le Seigneur a essayé de la consoler en lui donnant une seconde fille qu'elle a aussi appelée Jeannette.

Malgré cela, chaque matin et presque chaque soir, tant qu'elle en eut la force, Odette

grimpait au-dessus du jardin, traversait la route de Présentevillers, entrait dans le cimetière pour y fleurir la tombe de sa première Jeannette et méditer.

Bavans

Avant d'aller plus loin, voyons un peu où se trouve Bavans. Ce village de 1500 habitants a plus que doublé depuis la guerre. Il est situé au bord du Doubs à 8 km au sud de Montbéliard, sur la route qui conduit à L'Isle-sur-le-Doubs et Besançon. Du bord de la rivière, les maisons s'étagent sur un coteau assez raide. C'est ainsi qu'une de ses petites rues s'appelle " Le chemin des récompenses ", ensuite de l'effort à fournir pour le gravir. Autrefois, le village était régulièrement inondé lors des crues du Doubs, en particulier à la fonte des neiges. On y parle encore de l'inondation de 1910, où la route était couverte d'un mètre d'eau. Dans le bas du village, les gens circulaient en barque. Il en fallut même une pour transporter un mort dans son cercueil avant de le monter au cimetière.

La commune commence au quartier de l'Émaillerie, adossé au Mont Bart, juste en face de Voujaucourt, au confluent de la Lizaine et du Doubs. C'est l'usine *Japy*, qui autrefois fabriquait des articles de ménage émaillés, qui a valu ce nom au quartier. Chaque maison rappelle des noms et des visages :

Les Clément, marchands de bière, très braves. La femme du pasteur de Voujaucourt a visité leur neveu Pierre, handicapé. Après avoir plusieurs fois prié avec lui, sa santé s'est améliorée. Comme il n'avait jamais pu travailler, il a été paniqué à la pensée de s'adapter...

La famille de *Jean Grosclaude-Gête* nous recevait régulièrement pour des rencontres de quartier. Il venait d'une famille de libre-penseurs tandis qu'elle était d'origine catholique. Au moment du mariage, elle a exigé une bénédiction religieuse. Si on ne voulait pas d'un mariage catholique, elle était prête à aller à l'église protestante. Ce ne fut pas une formalité pour elle, car elle avait une foi vivante dans laquelle elle a entraîné son mari et ses deux filles.

Entre l'Émaillerie et le village, la route longe le Doubs sur 2 km. A mi-chemin, quelques maisons appelées " Sous les Vignes ". Le coteau qui les domine était autrefois planté de vignes qui ont été détruites par le phylloxera à la fin du siècle dernier. C'est là qu'habitait le père *Grosclaude*. D'origine protestante, il était un des fondateurs de la société de la libre-pensée, vers 1905. Il faisait bon causer avec lui. Un jour, il m'a demandé d'inscrire sa femme comme membre de l'église. Je lui ai demandé: " Et vous? " - " Pas encore ", fut sa réponse. Son évolution a été provoquée en grande partie par la qualité de vie de sa belle-fille. Un jour, il m'a fait cadeau d'un ancien livre de prières pour tous les jours, hérité de

ses ancêtres.

M. Dorian habitait une maison voisine. Il venait chaque jour remonter l'horloge du temple. Elle était très ancienne; certains de ses rouages étaient en bois. Il prétendait être le seul capable de la faire encore marcher. En 1941, des gouttières dans le toit du clocher nous ont obligés de le refaire entièrement. Puisqu'il abrite l'horloge, il nous parut normal de demander un subside à la commune. La municipalité a refusé, en se référant à la loi de 1905, promulguant la séparation de l'Eglise et de l'Etat ; le temple est propriété de la paroisse. Nous avons alors fait appel à la population. Grâce aux dons reçus, la caisse paroissiale a pu assumer la dépense.

En poursuivant le long de la Champagne, comme s'appelle la plaine du Doubs entre l'Emaillerie et Bavans, juste avant l'entrée du village, habitait *Ernest Lelache*, marchand de vin. Elu maire en 1925, il l'est resté jusqu'à l'âge de 90 ans, soit 59 ans. Souvent discuté jusqu'à la guerre, il a bien géré la commune.

Parmi tant de noms et de visages, il faut mentionner la famille *Roy* de la boulangerie. La grand-maman, diabétique et aveugle, ne faisait que répéter: "Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour qu'il me punisse ainsi". Après la guerre, ils voulaient émigrer en Australie. Finalement, ils sont allés dans la région de Belfort.

Des diverses familles *Beucler*, dont le boucher, le marchand de bois m'a toujours intrigué. Officiellement libre-penseur, les siens étaient croyants en cachette. Lorsque je passais devant leur maison, le dimanche matin après 10h, pour aller présider le culte à Lougres, j'entendais régulièrement leur radio branchée sur Sottens avec l'émission du culte protestant.

Mme Nicod a élevé ses petits enfants ensuite de la mort tragique d'une de ses filles. Son mari, gazé de la guerre 1914-18, va mourir à 55 ans, comme bien d'autres qui ont vécu cet enfer. Elle est révoltée contre tout le monde, contre la vie et contre Dieu. Morigénée par une diaconesse de l'hôpital d'Héricourt au moment de l'opération d'une tumeur, elle a fait une rencontre avec Dieu. Malgré l'amputation d'un bras, puis d'une jambe, elle a gardé la paix et la joie. Son témoignage a aidé tous ceux qui venaient la voir.

Au chemin des Récompenses, le *père Henry*, de 80 ans, était toujours jovial malgré une jambe amputée dont les douleurs lui permettaient d'annoncer les changements de temps mieux qu'un baromètre. Sa soeur habitait une petite mesure juste à côté. Elle n'avait plus que trois dents. Lors de plus d'une de mes visites, je l'ai entendue dire: "Cette nuit, j'ai rêvé que je perdais une dent. Il va y avoir un mort au village."

Au-dessus du village, *Sinard*, le cordonnier était un ivrogne. Un jour, le Docteur lui a dit: "Si tu n'arrêtes pas de boire, dans six mois tu seras au cimetière." Il a arrêté immédiatement en pensant à ses enfants encore en bas âge.

Paul Andrey, c'est la joie de vivre. Un jour de juin, il s'en va trouver le Docteur. Celui-ci, après l'avoir ausculté lui demande: "Tu as besoin de combien de jours pour cueillir tes cerises?" Le docteur lui a donné un congé de maladie de quelques jours. Membre du chœur paroissial, il est aussi pompier. Or, C'est à Pâques que les pompiers de Bavans ont leur fête annuelle.

Pendant le culte, ils ont défilé à travers le village et en particulier devant l'église avec force klaxons et clairons. Lorsque je lui fais une remarque à ce sujet, il me répond: "Vous y croyez, vous, à cette histoire de résurrection" ?

Par contre, sa soeur Emilienne, est d'un autre calibre. Elle a épousé *Georges Rolland*, fils d'un libre-penseur aimant un peu trop les cafés. Elle n'a pas eu peur d'aller l'y chercher ; elle a prié, et le Seigneur a gagné. Georges Rolland est un homme extraordinaire. Il a appris tourneur sur bois, puis il est allé travailler à l'usine Peugeot. En entendant marcher un moteur, il peut dire quelle pièce est défectueuse. Il finit par occuper un poste d'ingénieur. Il est droit, il a la confiance des ouvriers. Il a une grande autorité sur eux, bien qu'il fasse partie du syndicat créé par les patrons contre la CGT.

Dans une période de revendications, le grand patron, Jean-Pierre Peugeot, lui demande: "Somme toute, que veulent donc les ouvriers?"

"Ils veulent que vous les appeliez "Monsieur"; ils veulent être considérés comme des hommes, et pas seulement comme des moyens de production."

Emilienne Rolland est nommée membre du Conseil presbytéral. Elle entraîne son mari qui finit par participer régulièrement au culte. Le dimanche matin, lorsqu'ils descendent au culte, bien des gens les narguent de leur pas de porte. Par leur témoignage et leur serviabilité, plusieurs de ces moqueurs ont été amenés à l'Évangile.

Et puis, il y avait le club de football, avec une bande de jeunes qui créaient une bagarre à la fin de chaque match. Bavans et Bethoncourt étaient les deux villages du "Pays" dont la réputation était faite à ce sujet.

Histoires d'anciens pasteurs

Au cours des premières visites à Bavans, il fallut entendre parler du drame qui avait secoué la paroisse 7 ou 8 ans auparavant. Car, chaque fois qu'un nouveau pasteur arrive

dans un endroit, il y a toujours des gens qui trouvent un malin plaisir à lui raconter les histoires qu'il y a eues du temps de ses prédécesseur. Dans le cas particulier, on sortait bien de la banalité.

Même si cela ne remonte qu'aux années 1920 à 1930, cela nous paraît bien lointain. Le pasteur *Dubois* avait un petit cheval et un tilbury pour aller visiter ses paroissiens de Lougres et Bavans. Ceux-ci l'aimaient bien. S'il leur arrivait de rire de lui, c'était sans méchanceté. Vers la fin de son ministère, il avait si mauvaise vue qu'il ne voyait que des ombres. Ce qui l'amena plus d'une fois à lever son haut de forme pour saluer ce qui n'était qu'un tas de bois ou un animal.

A sa mort, assez brusque, de méchantes langues lancèrent le bruit qu'il avait été empoisonné par sa femme, beaucoup plus jeune que lui. L'affaire alla si loin que les autorités judiciaires voulaient faire exhumer le corps en vue d'une autopsie. Cela aboutit à un non-lieu. Ce qui est certain, c'est que Madame Dubois ne se remaria jamais. Mais, la paroisse resta divisée durant des années à ce sujet.

Après un ministère intérimaire et celui des *Perregaux*, on en parlait encore à notre arrivée. La venue d'un nouveau pasteur exige tout à la fois une suite dans le ministère et le refus de rebrasser les histoires. Cela impliquait d'être en bons termes avec la veuve de ce pasteur qui revenait régulièrement en séjour au village, où elle avait un logement, sans être trop familier avec elle.

A propos de pasteurs, on pourrait aussi parler de l'un d'eux, vers 1880. Ancien curé converti à l'Évangile, après un ministère de deux ans, il partit avec une belle venue en séjour à Bavans.

Mais surtout, il faut mentionner les pasteurs *Jeanmaire*, père et fils. Ils se succédèrent comme conducteurs de la paroisse pendant presque tout le 18ème siècle. Un de leurs descendants exerce un ministère en Alsace.

Lougres

Après avoir longé le Doubs de l'Émaillerie à Bavans, la route s'écarte de la rivière au milieu du village. Elle monte, passe sur un plateau, traverse un petit bois pour redescendre sur le village de Lougres, situé au pied d'une colline du haut de laquelle veillent ses morts.

Ce village de 360 habitants avait la même population qu'un siècle plus tôt. Mais alors, le plus gros paysan avait de 2 à 4 vaches; un certain nombre en avaient une et la plupart

n'avaient que quelques chèvres, ou même une seule. En 1939, il n'y a plus que quatre paysans. Les hommes travaillent dans les usines, en particulier chez Peugeot à Sochaux et à la fabrique de meubles *Baumann* à Colombier. Ensuite de sa bonté et de sa mauvaise volonté à collaborer avec les Allemands pendant la guerre, M Baumann a dû s'enfuir pour échapper à la déportation, bien qu'il fut Suisse.

Ernest Métin est le maire du village et président du Conseil de paroisse. C'est un homme souriant et détendu, tout comme sa femme, trouvant toujours le bon côté des choses et le mot pour rire, inspirés par leur confiance en Dieu. Quelle dose de confiance ne fallait-il pas dans leur situation. Ils avaient un fils mobilisé depuis un an en 1939; fait prisonnier, il ne revint qu'en 1945. Leur second mourut accidentellement. Et par-dessus le marché, un rival politique ne lui pardonnait pas d'être maire. D'où des calomnies et de nombreuses dénonciations, tout au long de la guerre envoyées à la Gestapo. Et pourtant, ce "rival" était un brave paysan; il avait, lui aussi, un fils prisonnier en Allemagne pendant toute la durée de la guerre. On ne peut pas imaginer que c'est de lui. que partaient toutes ces dénonciations.

A Lougres, le contact fut des plus jovial dès l'arrivée. Lors de la première visite chez un paroissien, il m'offre un petit verre de kirsch de bienvenue. Je l'accepte par politesse. Devant mon refus d'en prendre un second, il est presque fâché: "Si vous ne le voulez pas, c'est qu'il n'est pas bon !," Devant son insistance, il faut le boire pour ne pas l'offusquer. A la maison voisine, les petits verres sont de nouveau préparés et l'hôte de me dire:

"Vous ne voulez tout de même pas me faire l'affront de me refuser après avoir accepté chez mon voisin." Je m'en tire avec un seul verre, de même que dans une troisième maison.

Dès le lendemain, la décision est prise: plus d'alcool au cours des visites. Finalement, les gens le comprennent. Ils ont l'exemple du curé de Montenois, le village voisin, qui est devenu alcoolique parce qu'il n'a pas su se soustraire à ce jeu de l'hospitalité.

Le souvenir le plus saisissant de ces premières semaines date d'un soir d'août 1939. Devant la tension internationale et les menaces de guerre, j'avais annoncé une réunion de prière pour un soir de la semaine afin de demander à Dieu la paix pour notre monde. A Bavans, il y eut à peu près les mêmes participants qu'au culte du dimanche. Lorsque je suis arrivé à Lougres, le temple était plein: tous les hommes étaient là, en particulier les anciens combattants de la guerre 1914-18, dans l'espoir d'un miracle de Dieu. Devant la solennité de leur silence, combien je me suis senti petit. La présence de ces hommes, dont beaucoup ne venaient à l'église que pour les services funèbres, montrait combien ils

redoutaient la guerre en connaissance de cause. Du reste, plusieurs étaient mutilés.

Le temple et le presbytère de Bavans sont juste au-dessus de l'école. Bien vite nous avons fait connaissance avec les enseignants: deux instituteurs et deux institutrices. Le directeur se dit incroyant. Alors que la guerre se prépare, il ne fait que répéter : " S'il y avait un Dieu, il ne permettrait pas des choses pareilles ". Comme il est libéré de l'armée, c'est lui qui nous conduit à L'Auberson lors de la mob, le 29 août 1939.

Mobilisation

Le 2 septembre 1939, il paraît que Ruth et moi nous trouvions dans le même train pour atteindre notre point de mobilisation. Pour elle, c'était Fribourg où elle ne resta que quelques jours. Comme elle était enceinte depuis deux mois, elle fut démobilisée. Elle en rapporta pourtant une photo de tout son groupe sanitaire. Les Suisses romands rentrés de l'étranger, étaient mobilisés à Broc. Le temps de nous remettre sur la forme avant de nous envoyer dans nos unités respectives. La 2ème semaine, je reçois la nouvelle que maman Guberan a dû être opérée d'urgence pour un cancer des intestins; on ne sait pas si elle surmontera cette opération. Le commandant de compagnie me refuse un congé pour le week-end parce que je ne fais pas des manèges d'armes assez sonores. Il me colle de garde pour ces jours-là. Heureusement, le 20 septembre, je rejoignais ma compagnie à Champagne, près de Grandson. Pour la Suisse, le danger n'est pas immédiat. C'est la " drôle de guerre ". En vertu de facilités accordées aux étudiants, j'obtiens congé chaque après-midi pour travailler à ma thèse. Pour cela, on me prête une chambre dans une ferme. C'est ainsi qu'un après-midi, j'ai laissé mes livres pour aller aider aux vendanges. Il y avait 10 cm de neige; il fallait secouer les ceps pour cueillir le raisin. Après m'être gelé les doigts, j'ai demandé de porter la brante pour me réchauffer...

Le 20 novembre, j'obtiens un congé militaire à double titre:

études et possibilité de repartir en France. Après trois mois de travail pour la préparation de ma thèse, je repars seul à Bavans le 15 mars. Ruth a une sciatique due à la grossesse. Il est alors décidé qu'elle reste en Suisse jusqu'à l'accouchement prévu pour milieu mai.

Le 25 avril au matin, Ruth, restée aux Fleurettes auprès de sa maman, ressent les premières douleurs. Rien n'a été prévu; que faire? Où aller? C'est maman Guberan qui ordonne à Marguerite, sage-femme expérimentée, d'accoucher sa soeur à la maison. C'est ainsi qu'à midi naissait François (affligé d'une jaunisse des nouveau-nés).

Je venais de planter des pommes de terre dans notre jardin de Bavans lorsque le télégramme est arrivé: "Heureuse naissance à midi. François et Ruth en parfaite santé. Pensées et salutations. Martin Guberan." Tout à la joie de cette bonne nouvelle, le

nouveau papa est allé planter encore une ligne de pommes de terre.

Au milieu de mai, j'obtiens un visa aller et retour pour aller rechercher la famille. Hélas, le lendemain de mon arrivée en Suisse, toute nouvelle entrée en France est interdite, ensuite de la déclaration de guerre de l'Italie contre la France. La veille de mon départ pour la Suisse, des avions italiens avaient essayé de détruire des ponts et la ligne de chemin de fer de l'autre côté du Doubs, du reste sans succès.

Il ne me restait qu'à retourner seul à Bavans pour y remplir mon ministère. Pas pour très longtemps... Début juin, les Allemands enfonçaient le front français en détournant la ligne Maginot par la Belgique. L'armée anglaise est coupée de l'armée française. C'est le terrible rembarquement de Dunkerque et le déferlement des troupes nazies sur l'Est de la France...

La débâcle

Le dimanche après-midi 16 juin, en plein milieu du culte que je présidais à Lougres, arrive un messager de la mairie de Bavans. Le maire me demande d'accompagner plus de 100 hommes et jeunes de 16 à 50 ans et de les faire entrer si possible en Suisse, de peur qu'ils ne soient pris par les Allemands. J'ai tout de même terminé le culte.

Avec nos vélos, en montant dans la direction de Maîche, nous avons été absorbés dans un immense cortège ininterrompu qui encombrait toute la chaussée: cyclistes, piétons avec des charrettes ou des poussettes, quelques rares véhicules à moteur.

On voyait pourtant de temps en temps une auto dans le fossé ou au bas d'un talus. En général, cette mésaventure était arrivée à une femme qui ne savait pas conduire et qui avait voulu fuir avec sa famille alors que son mari était à l'armée. Bien vite, les fuyards de Bavans ont été noyés et dispersés dans ce flot continu. Le soir, nous nous sommes encore retrouvés quelques-uns pour dormir dans une grange entre Maîche et le Russey. Comme je pédalais moins vite, seuls Jean Mouhot et Pierre Houlmann sont restés avec moi le lundi matin pour le parcours Morteau - Pontarlier.

Alors que nous pensions aller aux Fourgs, peu avant La Cluse-Mijoux, une sentinelle nous barre la route. Elle nous dit que les Forts de Joux vont sauter d'une minute à l'autre. Ce n'est pas arrivé. Nous apprendrons pendant les jours suivants qu'ils étaient tenus par les "joyeux", prisonniers de droit commun qui avaient été armés pour tenir ces forts. Il nous faut alors tourner par le lac Saint Point.

A Oye et Pallet, nous faisons halte chez Louis Jaccard-Girard (dit Louky) de l'Auberson, qui habite là, dans le village de sa femme. Ils nous offrent la soupe. Aux informations de

midi, la radio suisse annonce que l'avant-garde allemande est à Pontarlier. A toute vitesse, il faut reprendre la route... Elle est absolument déserte... C'est impressionnant. Depuis Chaon, nous allons reprendre la route de Vallorbe. Pierre et Jean sont si paniqués qu'ils ne veulent pas descendre de leur vélo pour monter à pied sur Chapelle - Mijoux - les Fourgs. Il ne reste qu'à pédaler jusqu'à la douane de Vallorbe. Hélas, l'entrée en Suisse est refusée à Pierre qui a plus de 18 ans. Le préfet d'Orbe, qui est là, nous chuchote qu'il y a place pour passer à côté de la route. Un soldat trop zélé l'a malheureusement entendu; il suit les allées et venues de Pierre Houlmann et va le refouler. Il ne peut que faire demi-tour. Après s'être dirigé vers le sud de la France, il rentrera à Bavans quelques semaines plus tard, comme tous les autres fuyards.

Pour Jean Mouhot et moi, après un coup de téléphone à l'Auberson, c'est Camille Bornand qui est venu nous chercher avec sa camionnette. C'était le 17 juin... l'appel de Londres par le Général de Gaulle pour la France libre.

Les semaines suivantes ont été bien remplies. Un mois de service militaire; mise au point de ma thèse de fin d'études de théologie sur l'Eglise anglicane; plus de cent pages que Jeannette Martin, (plus tard Décosterd) m'a aimablement tapées à la machine. Puis, soutenance devant la faculté de théologie, le 30 octobre.

Il faut se hâter, si nous voulons rejoindre notre poste à Bavans avant l'hiver. Il faut aussi profiter de ce temps où tout n'est pas encore réorganisé en France.

Retour à Bavans

Par les autorités françaises et allemandes en Suisse, nous avons appris qu'il n'y a pas possibilité d'obtenir un visa de passage de la frontière. Par contre, une correspondance clandestine avec la famille Mouhot nous fait savoir que nous sommes toujours considérés officiellement comme domiciliés à Bavans. Une fois là-bas, il n'y a donc aucun problème. Ils ont appris par un douanier français en poste à Villars les Blamont que les gardes-frontières du poste suisse de Damvant facilitent les passages et qu'une demoiselle Pourésy habitant à l'extrémité du village de Villars les Blamont pourrait nous accueillir.

C'est ainsi que le 31 octobre, Ruth, portant François âgé de six mois, Jean Mouhot et moi, prenions congé de nos parents à la gare de Ste-Croix. Longues heures de train jusqu'à Porrentruy. Cela nous permet de revivre ces semaines passées dans un pays en paix; heures de prière intérieure et de méditation un peu inquiète: où cette aventure allait-elle nous conduire? Comment cela allait-il se passer?

En fin d'après-midi, l'autocar postal nous amène de Porrentruy à Damvant. Nous avons

l'adresse de soeurs catholiques qui peuvent nous loger un ou deux jours en attendant le passage de la frontière. Sans tarder, je me rends au poste de douane situé à cent ou deux cents mètres. De la fenêtre du bureau, on voit un cimetière au milieu des champs, puis un village, à moins d'un km. Ni murs, ni clôtures ne coupent le territoire.

Et, pourtant, le village d'en face fait partie d'un autre pays où il n'est plus possible de parler de liberté. Ceux qui y font la loi parlent une langue incompréhensible pour ceux qu'ils veulent dominer. Ils sont les vainqueurs. Ils vont rançonner ce pays pendant 4 ans, lui prendre son pain, son beurre, déporter ses hommes dans des camps de concentration ou dans des usines d'armements...

Les gardes-frontière suisses ont observé l'horaire des tournées des occupants à la limite de leur territoire. Ce soir, le ciel est couvert; il n'y aura pas de lune. La première patrouille passera vers 19h. Nos amis nous conseillent de ne pas remettre au lendemain. Ils me montrent la première maison où nous rendre, la direction à prendre après avoir longé le cimetière.

Rendez-vous est fixé à la douane avec celui qui nous accompagnera jusqu'à l'extrême frontière. Cela nous donne le temps de manger; mais nous n'en avons nullement envie, à part Français dans son heureuse inconscience.

A 19h30, nous sommes au poste. Ruth porte Français sur un coussin attaché à des bretelles. Comme la couverture rose du bébé est trop claire, il faut mettre un manteau dessus. Jean Mouhot a ses effets dans une petite valise dont la poignée grince à chaque pas. Il faut qu'il la porte sous le bras pour éviter tout bruit. Georges porte la layette et la nourriture de bébé dans un immense sac de touriste qui, avec ses 30 ou 35 kg le fait passer pour un géant. (La veille, il a fallu s'y prendre à deux fois avec Pierrot pour tout comprimer suffisamment). Ajoutez à cela, une valise à la main.

Pendant quelques minutes, nous avons suivi notre guide, puis il nous a chuchoté que nous arrivions en France et nous a dit au revoir... Une grosse émotion en passant le long du cimetière... Les piliers du portail surmontés de sculptures paraissent dans la nuit comme des casques à pointe. Ruth, paniquée, les prend pour des soldats...

Quelques semaines plus tard, après le décès de maman Guberan survenu le 23 novembre, il fallut revenir à la douane de Damvant pour signer des papiers. Cette fois, j'y suis accompagné par deux soldats allemands. Le garde-frontière qui nous avait guidés le 31 octobre a pourtant réussi à me raconter ce qui s'était passé ce soir-là. Quelques instants après nous avoir quittés, il s'était trouvé en face d'un officier allemand qui faisait une contre-patrouille. Il avait alors eu un moment de conversation avec lui pour nous

donner le temps d'arriver au village. En outre, le lendemain, un fromager Suisse qui, comme nous rentrait en France, avait été arrêté justement en passant le long du cimetière. Cela lui valut un mois de prison.

Ces nouvelles venaient confirmer combien le Seigneur avait entendu toutes les prières adressées pour nous et nous avait gardés. Merci !

Pour nous, heureusement, il n'y eut que la peur. Une fois le cimetière contourné, nous n'avions plus qu'à nous avancer vers la lumière la plus proche. Nous frappons à la porte de la ferme. Quel ahurissement pour cette famille en train de souper.

Lors de leurs tournées, les Allemands entrent souvent chez eux. Nous les mettons en danger. Pourtant, bien vite la compassion l'emporte, quoique nous nous soyons trompés de maison. Tandis que Mlle Pourésy habite la dernière maison, à l'autre bout du village, nous sommes ici dans une autre famille Pourésy. A la vue du bébé, les deux filles, Marthe et Marie, n'ont pas eu à insister beaucoup auprès de leurs parents qui nous ont logés pour la nuit.

Au matin, Jean est parti avec un vélo d'emprunt chez ses parents à Bavans. Georges Mouhot était un homme prévoyant, formé à l'école de ses parents. En 1940, ces derniers avaient encore du café vert d'avant la guerre 1914 -18. Leur fils avait toutes sortes de réserves, dont deux ou trois bidons de benzine. Il en offrit au maire pour lui permettre de venir nous chercher au moins un bout de chemin. On nous fait savoir qu'ils viendront jusqu'au café des Forges, près de Pont de Roide. M. Pourésy a alors attelé son cheval à un char a panières: une longue planche de 60 cm de large pour le fond; une planche de 25 cm de large de chaque côté, faisant paroi. Ruth, avec François sur ses genoux, s'assied sur une botte de paille, à côté des bagages. C'est le 1er novembre; il neigeotte ... M. Pourésy et moi, préférons marcher pour nous réchauffer. Cela me fait penser à la fuite en Egypte de Joseph et Marie, bien qu'il n'y ait rien de comparable...

Après deux heures de route, nous sommes au lieu de rendez-vous, remplis de reconnaissance envers la famille .Pourésy. Et bientôt nous nous retrouvons à Bavans.

Pendant notre absence, le presbytère a été souvent occupé. En automne et au début de l'hiver 1939 - 40, plusieurs unités de l'armée française s'y sont succédées, ou leurs officiers. Ils nous ont laissé plus de cent bouteilles vides (en échange de deux livres, dont "L'homme cet inconnu" du Dr Carrel). Celles-ci nous ont été très utiles pour faire des conserves de cerises au cours des étés suivants, car les bocaux étaient absolument introuvables.

Fin juin, des Allemands y ont logé à leur tour. Ils y ont laissé une belle portière qu'ils

avaient prise ailleurs. Car ils emportaient partout ce qui leur plaisait. C'est pourquoi, lors de l'arrivée de nouveaux contingents au village, Mmes Mouhot et Monamy sont venues coucher dans la maison pour faire croire qu'elle était habitée.

C'est ainsi qu'elles nous ont épargné la mauvaise surprise de ne pas retrouver notre mobilier, comme c'est arrivé à d'autres. Assez rapidement, il n'y eut plus de troupes en stationnement au village. La présence allemande est maintenue par des patrouilles de la Wehrmart et de la Gestapo de Montbéliard.

A notre retour, il n'y avait plus de gaz. Heureusement, nous avons encore trouvé un potager en fonte dans un magasin. Pas fameux ! Nous n'avions pas de bois. Il fallut commencer par en couper au coteau derrière la maison, en attendant qu'un marchand nous en livre. C'était du bois vert et mouillé. Il a fait verser bien des larmes à Ruth, tant à cause de la fumée qui remplissait la cuisine que par la lenteur à cuire les aliments.

1941

C'est au printemps 1941 que le ravitaillement a été le plus difficile. Des ouvriers du village ont fait jusqu'à 30 km en vélo pour trouver des pommes de terre au marché noir, puisque tout était rationné. Certains paysans ont bien abusé de la situation, même à Bavans, il y en eut un. Ils ne donnaient des pommes de terre ou d'autres de leurs produits qu'en échange de souliers, draps, ou autres objets de ménage. D'où bien des vengeances par la suite, comme des fermes incendiées.

En ce fameux printemps, des gens ont fait du légume avec des feuilles de pâquerettes, des feuilles de lampées (choux gras). Certains se sont intoxiqués avec des feuilles de rhubarbe.

Un jour, il ne nous restait que huit pommes de terre. Nous avons décidé de les garder pour faire des purées à François qui avait un an. Le lendemain après-midi, Mme Fallet, une ancienne infirmière suisse, épouse du laitier de Désandans est venue nous trouver en vélo. Elle a fait ces 15 km pour venir chez nous avec un petit sac de pommes de terre de 15 kg. Elle ignorait tout de notre situation. C'est un des mille exemples de l'amour de Dieu qui a toujours répondu à nos besoins.

Dès 1941, chacun s'est organisé à la campagne pour cultiver davantage. Ce qui ne fut pas possible en ville. Nous avons un grand jardin, avec des cerisiers, pruniers, poiriers, pommiers et cognassiers; sans parler d'une treille contre la maison et contre la grange.

Il faut dire que nous avons eu le privilège de recevoir des colis de Suisse. Pour cela, nos

parents devaient demander des autorisations à l'ambassade d'Allemagne pour chaque colis qu'ils voulaient nous envoyer. Ceux-ci arrivaient parfois attaqués par les souris.

Ensuite, c'est par l'intermédiaire du Consulat suisse de Besançon que nous avons reçu des colis types payés par nos parents. Dans une dernière étape, nous allions chercher notre marchandise chez Mme Baumann, à Colombier, de la fabrique de meubles. C'est elle qui était chargée de la distribution pour toute la région. D'autre part, nous avons cultivé un coin de champ avec les Perrin pour notre provision de pommes de terre, carottes et soja, dont on faisait du café.

En 1945, nous avons récolté près de 550 kg de pommes de terre et 50 à 100 kg de carottes. Avec une pareille ration, on nous considérait comme de petits mangeurs. Les ouvriers en utilisaient entre un et deux kg par personne et par jour. Il est vrai qu'elles étaient simplement cuites à l'eau.

M. Perrin était Suisse, de Mutrux, dans le canton de Vaud. Il avait à peu près 70 ans. Il était venu reprendre un petit domaine à Bavans. Un pied bot le faisait boiter assez fortement. Ce qui ne l'empêchait pas d'être gai et plein d'esprit, vif à la répartie comme beaucoup de Vaudois. Il faisait partie du Conseil presbytéral, mais il n'était pas très régulier au culte; comme bien des paysans, lorsqu'il était assis, il s'endormait. Cela ne diminuait en rien son témoignage dans le village où on l'aimait à cause de son honnêteté et de sa serviabilité.

Déjà vieux garçon, il avait épousé une veuve de la région de Morteau, Mme Franel qui avait deux garçons et une fille. Un des garçons était marié à Bavans, l'autre à Lougres. Quant à la fille, elle avait épousé un paysan du village, Aurèle Grosjean, Suisse également ; il était venu à Bavans avec ses parents juste avant la guerre 1914 - 1918.

Pressé par l'opinion publique, il s'était fait naturaliser français en 1939. Le fils d'Aurèle s'est marié à 20 ans, le jour des 40 ans de son père. René, le frère cadet d'Aurèle, également paysan, a épousé une fille de 16 ans, dont la mère avait moins de 35 ans, et la grand'mère 54 ans.

Il faut être rationné, pour prendre conscience de la place de la nourriture dans notre vie. Une fois par mois, j'allais avec les tickets de beurre et de fromage à la laiterie de Désandans, où M. Fallet me donnait un peu plus que mon dû. Il y avait aussi des tickets de tabac et de cigarettes pour ceux qui avaient été recensés comme fumeurs.

Un jour, j'ai envoyé une déclaration de fumeur à la Préfecture pour avoir aussi des tickets. Le laitier était tout heureux que je lui en donne. Finalement, je me suis réservé un paquet de cigarettes par mois, que je fumais du reste sans plaisir. Pour les vrais fumeurs, le

problème était tout autre. Vers la fin du mois, certains devenaient méchants lorsqu'ils n'avaient plus de tabac. Bien des femmes, en rangeant les habits de leur mari, le lundi matin, mettaient de côté une ou deux cigarettes qu'elles leur rendaient lorsqu'ils étaient trop privés. Cela nous montre bien que c'est une drogue.

Ma gourmandise pour la confiture n'a pas été guérie. Ainsi, je préférais prendre les boissons, et même la rhubarbe sans sucre pour avoir de quoi faire un peu de confiture.

Il y avait près de 5000 cerisiers sur le territoire de la commune. Du commencement de la cueillette des hâtives jusqu'à la fin des tardives, il y en avait pour près de deux mois. Avec les Perrin qui avaient des échelles, j'allais cueillir à la moitié sur les arbres de M Lagarce: un panier pour le propriétaire, un panier pour le cueilleur, sans compter les kilos qu'on en peut manger au cours d'une journée. Quelle griserie, lorsque l'échelle de 11 mètres était trop courte, d'aller dans les branches, tout en haut de l'arbre, où elles étaient les plus belles. C'était moins drôle, le soir, de les enfiler une à une dans les bouteilles, de les tasser, puis attacher les bouchons et les faire cuire au bain marie dans une lessiveuse. Tout ceci pour dire combien nous étions privilégiés à la campagne, tandis qu'en ville, les gens avaient faim.

Geneviève

Il y avait une très bonne sage-femme à Bavans: Mme Jeannet. Elle était la fille de M. Dabin. Ce militant socialiste avait en partie sacrifié sa famille pour son idéal. Il avait lutté pour la création de coopératives. Agé et dépressif, il répétait qu'il avait raté sa vie parce qu'il avait fait abstraction de l'évangile. Nous sommes devenus des amis. Une de ses filles avait donc épousé un Jeannet, originaire d'Yverdon, venu avec sa mère et ses frères s'installer à Bavans (des phénomènes dont on écrit des romans). Ce mari de la sage-femme avait une profession peu commune. Il dressait des animaux, en particulier des chiens, des poneys, des pigeons. Il les revendait pour des numéros d'attraction dans des cafés-concerts. Vers la fin de la guerre, il s'est associé au cirque Grüss qui devint le cirque Grüss-Jeannet. Pendant plusieurs années, il a dès lors parcouru toute la France avec sa famille, ne faisant que de brefs séjours à Bavans. Heureusement qu'ils se sont trouvés là chaque fois que nous en avons eu besoin.

Le 10 septembre 1941, peu après 5 h du matin, je suis allé appeler Mme Jeannet. Et déjà à 5h45, Geneviève voyait le jour. C'était un beau bébé blond de 3 kg. Elle a d'abord bien prospéré; puis un jour, elle s'est mise à rendre une bonne partie de son lait. Pendant bien des semaines elle n'a grossi que de quelques grammes. Pourtant, elle n'avait pas l'air malade. Un beau jour, son estomac s'est remis à fonctionner normalement et elle a

rapidement rattrapé son retard. Elle n'avait presque pas de cheveux; ceux-ci n'ont poussé que lentement; si bien que lorsqu'elle avait un an, beaucoup la prenaient pour un garçon, tandis que François, avec ses cheveux bouclés, passait pour une fille.

Geneviève a hésité longtemps avant de marcher. Elle avait toujours besoin d'un meuble ou d'une main à quoi se raccrocher. Par contre, son gazouillis remplissait la maison. Elle a parlé aussi vite qu'elle a marché.

Visites inattendues

C'est merveilleux tout ce que peut rappeler un mot ou un nom dans un agenda. Mais, à mesure que les mois passaient, il fallut être plus prudent et ne mentionner que des noms de paroissiens visités. Car, si les pasteurs étaient respectés par les soldats allemands, ils étaient les plus suspectés par la Gestapo, ce qui est normal.

En effet, les pasteurs ont été souvent appelés à cacher ou aider des gens traqués, dont la vie était en danger. On peut mentionner, entre autres, le pasteur Jacot, de Voujaucourt, qui a aidé à passer en Suisse nombre de Juifs hollandais.

Le 22 juin 1941, nous avons eu une visite bien inattendue d'un Suisse que nous ne connaissions pas. Il s'est présenté comme le cousin d'une belle-soeur (Simone Guberan). Il nous apportait des nouvelles de la famille. Il passait la frontière clandestinement presque chaque semaine depuis le canton de Vaud. Il travaillait au service des renseignements de la Suisse. Il nous a demandé d'écouter la radio au moment des informations. Il nous explique ensuite que ce ne sont pas les nouvelles qui l'intéressent, mais le morceau de musique qui précède et celui qui suit celles-ci. Ensuite d'une convention des services de renseignements avec ses agents, certains morceaux ont une signification particulière pour eux. Nous ne l'avons jamais revu, mais ce qui est merveilleux, c'est que malgré les frontières fermées, plusieurs fois par année, nous avons reçu et transmis des lettres à nos parents par des filières différentes.

Le 24 décembre, nous est arrivé un homme qui demandait à voir le curé. Faute de curé dans ce village, c'est au pasteur qu'il a expliqué qu'il était alsacien et cherchait à rejoindre des parents en zone de France libre. Il demandait l'hospitalité pour la nuit.

Nous n'avions ni lit, ni literie, sinon un petit canapé étroit. Les paroissiens auxquels nous en parlons refusent de l'accueillir tant par crainte des Allemands que parce que cet inconnu pourrait être un malfaiteur... Ils nous ont tout de même prêté un duvet. Une fois mis en confiance, il nous a appris qu'en qualité d'Alsacien, il avait été libéré d'un oflag (camp d'officiers français prisonniers en Allemagne), mais en vue d'être ensuite incorporé dans l'armée allemande. C'est pour y échapper qu'il a pris la route, comme bien d'autres

Alsaciens.

Il m'a aidé dans les derniers préparatifs pour la fête qui avait lieu le soir au temple de Bavans et le lendemain à Lougres. Il fut vraiment un hôte de Noël, un envoyé du Seigneur. Grâce à lui, nous n'avons pas trop ressenti la séparation d'avec nos familles de Suisse. Reparti le 26, il nous a écrit un mot après son passage de la ligne de démarcation, et ensuite, depuis la Corse.

Le professeur

Le 18 septembre 1941, Betty était venue pour quelques jours, après la naissance de Geneviève. Elle nous est revenue le 31 décembre avec le professeur Yakovleff jusqu'au 12 février 1942.

Le Professeur! Il vaut la peine d'en parler. Il avait été professeur de géologie en Russie, sous l'ancien régime. Il avait découvert des mines dans le nord du pays, dont on lui donnait une partie du bénéfice de l'exploitation. Il aimait nous parler de son appartement de St.-Pétersbourg, très bien aménagé, avec un robinet mélangeur d'eau chaude et eau froide comme on n'en trouvait pas encore dans nos pays. Pour lui, c'était un petit paradis. Sous le régime communiste, il fut nommé directeur des chemins de fer chargés de ravitailler Moscou en charbon. À trois reprises, il a été condamné à mort. Une fois, il a même été libéré miraculeusement in extremis, alors que le peloton d'exécution allait le fusiller.

Il était très croyant, avec pas mal de superstitions (chats noirs, corbeaux sur votre passage, sel renversé, etc...). Il portait toujours sur lui une prière recopiée qui devait le protéger. Au moment de chaque départ en voyage, il fallait toujours relire avec lui le psaume 121. C'est vrai que nous avons appris ensuite à le relire et à le prier sans lui à l'occasion de voyages importants ou même dangereux.

Ce qui avait amené le professeur en France, c'est une promesse faite à un ami, le Docteur Théodore, qui travaillait dans la région de la mer Caspienne. Celui-ci, n'ayant plus de quinine pour traiter ses malades atteints de malaria, avait découvert un produit de remplacement. A partir de graines de nénuphars exposées au soleil, il pouvait extraire un produit tout aussi puissant que la quinine; il l'appela Théodoron. Avant de mourir, le Docteur Théodore avait demandé au professeur Yakovleff de faire reconnaître cette découverte par l'Académie de médecine de Paris.

C'est chez une princesse russe émigrée à Lausanne, puis chez les Russes blancs de Paris, que Betty a rencontré le professeur et qu'elle est devenue sa collaboratrice.

Pour faire reconnaître le Théodoron, il fallait des tests et de nombreuses expériences. Les recherches de l'action de ce produit sur les tumeurs cancéreuses ont conduit Betty à travailler à l'Institut Curie. Après avoir provoqué des tumeurs cancéreuses sur des rats et des souris, on les guérissait avec le Théodoron.

A son arrivée à Bavans, il a fait sensation, cet octogénaire à lorgnons avec sa barbiche blanche, sa redingote noire, sa canne et son chapeau melon, toujours droit comme un i.

Malgré les restrictions, le Professeur avait le droit d'acheter de l'alcool à 90 degrés pour ses recherches. De temps en temps, il en faisait venir un litre d'une pharmacie de Paris. Il s'enfermait alors dans sa chambre, faisait je ne sais quels mélanges, qui donnaient de la vodka (eau de vie de blé, spécialité de la Russie).

Il pouvait en supporter une bonne dose en plus de son vin, que nous allongions avec de l'eau pour le faire durer; car il était rationné.

Un soir qu'il avait de la bronchite, nous lui avons donné une bouteille de sirop pectoral à prendre, une cuillerée toutes les deux heures. Le matin, la bouteille était vide... et il était tout étonné de ne pas être guéri.

Pendant les années suivantes, oncle Mitia, comme l'appelaient les enfants, a fait encore bien des séjours au presbytère de Bavans. Un soir, très tard, deux hommes de Lougres sont venus avec deux Russes; ils s'étaient échappés d'un camp de prisonniers de Vesoul, lors d'un bombardement. C'est la nécessité d'un interprète qui les a fait venir chez nous. D'entrée, le professeur leur a dit en russe: "Si vous êtes communistes, je ne vous parlerai pas." Mais lorsqu'il les a entendu répondre dans sa langue, toute sa hargne a fondu. Bien vite, le sentiment national et de culture l'a emporté sur l'idéologie. Ces deux hommes étaient Ukrainiens; l'un était charpentier, l'autre vétérinaire. Ni l'un ni l'autre ne connaissait le Christ. Ils désiraient aller se réfugier en Suisse. Nos amis de Lougres ont fait le nécessaire pour les y conduire.

Si le professeur était un homme attachant, que dire de Betty ! On en écrirait un livre.

Alors qu'elle aurait aimé faire des études de médecine, son papa l'avait envoyée à l'école de commerce. Il la voulait comme employée à la tannerie, comme Maria et Emy. Elle a ensuite rejoint son frère Théo à Paris.

Activités paroissiales

L'année 1942 fut très diversement remplie. Mais, il ne faut pas oublier que le ministère pastoral y occupe la première place. Presque tous les après-midi sont occupés par les

visites aux paroissiens. Le jeudi, s'y ajoutent une heure d'enseignement biblique aux enfants (C'est l'école du jeudi) et une heure de catéchisme aux plus grands; le matin à Bavans et l'après-midi à Lougres. Un soir par semaine, il y a le chœur paroissial dirigé par Constant Monamy, tout à la fois retraité de Peugeot, employé de mairie, membre du Conseil presbytéral avec la charge de caissier. Il est aussi sec que sa femme est grosse. Elle aime me répéter: "Vous êtes comme mon mari, vous êtes un mauvais cochon; pas moyen de vous engraisser !"

Même si nous ne les acceptons pas comme tels, M et Mme Monamy se sentent un peu comme nos parents. Quinze ans auparavant, Willy Guberan, le frère de Ruth a fait un stage dans la paroisse de Sochaux. Après avoir été renversé par une auto, il a habité quelque temps chez eux (domiciliés alors à Sochaux) pour y être soigné.

A notre honte, il faut reconnaître que nous n'avons pas eu de rencontres d'étude biblique ou de prière régulières.

Par contre, il y a eu les jeunes et surtout les unions cadettes. Ruth s'est occupée des cadettes avec beaucoup de joie. Un jour, la fille d'un couple de libre-penseurs y est venue. Elle a demandé comme une faveur de devenir cadette en disant qu'elle avait remarqué que ses camarades d'école qui en faisaient partie avaient quelque chose qu'elle n'avait pas. Elle a été plus tard une monitrice d'école du dimanche engagée avec le Seigneur.

En été, il y avait des camps de jeunes à Montécheroux sous la direction du pasteur Jacot. Il organisait des camps ruraux en hiver pour les fils de paysans.

Mentionnons aussi une association familiale et un groupe d'hommes.

Services funèbres

A Bavans, la tristesse des services funèbres est accentuée par la solennité dont on les entoure. Les cloches y ont une place importante. Deux sonneurs, désignés par la famille, les mettent en branle au moment où le pasteur sort du presbytère encadré par deux membres de la famille qui sont venus le chercher. Ils se rendent au domicile mortuaire. Après un bref office, le convoi se dirige jusqu'au temple. Les cloches ne se taisent qu'à ce moment-là. Pendant le culte, deux cantiques doivent toujours être chantés, dont "Viens âme qui pleure..." Bien souvent, le pasteur est seul à chanter, accompagné de l'harmonium.

Depuis le départ pour le cimetière, les cloches recommencent à sonner jusqu'au moment où le pasteur est de retour, toujours accompagné par ceux qui sont venus le chercher.

Plus d'une fois, ces cérémonies ont été plus que pénibles et ont créé un malaise lorsqu'on

voyait une femme crier et faire mine de se jeter dans la tombe. Outre les vraies affligées, il y avait au village une spécialiste qui jouait cette comédie.

Pour les enterrements des libre-penseurs, il y avait seulement un discours au cimetière fait par l'un d'entre eux. Paradoxalement, eux qui disent qu'il n'y a rien après la mort parlaient au mort et lui disaient " au revoir " .

Ce fut bien différent pour Mme Maître, décédée à plus de 80 ans.

Elle n'avait pas de famille, mais elle était une lumière dans son quartier. Elle a passé la plus grande partie de sa vie comme femme de chambre à Paris. Elle a épousé un homme, également employé de maison bourgeoise. Ils ont poursuivi leur travail et ont été heureux, bien qu'ils n'aient pas eu d'enfants. Le soir, après son travail qui se terminait parfois très tard, elle rentrait à pied pour économiser 20 cts de bus ou de métro (c'était entre 1880 et 1914). Devenue veuve, elle avait acheté une petite maison d'une chambre et cuisine à Bavans. Elle était toujours gaie. Lorsqu'elle recevait sa toute petite rente de la Sécurité Sociale, elle commençait par mettre dans une enveloppe son offrande pour l'église, car Dieu était la source de sa joie. Elle achetait tous les jours un demi litre de lait avec ses tickets. Elle n'en buvait jamais. Une partie était pour son chat, l'autre, pour faire briller le carrelage rouge de sa cuisine. Ses voisins aimaient passer de bons moments avec elle. Ils l'ont bien soignée pendant les quelques jours de sa maladie. Elle s'en est allée dans un sourire qui est resté marqué sur ses traits après sa mort. J'ai pris comme texte pour son service funèbre: "Soyez toujours joyeux." Chacun a trouvé que je n'aurais pas pu mieux choisir. Si seulement on pouvait le dire de chaque chrétien, et de moi, en particulier ...

Pasteurs

Les rencontres pastorales mensuelles étaient des journées à ne pas manquer. Le corps pastoral était aussi divers qu'on puisse l'imaginer, tant par les idées que par l'origine. Il en était venu de Paris, d'Alsace, de Belgique et de Suisse pour épauler ceux du Pays.

Quand on parle du "Pays", il ne peut s'agir que du Pays de Montbéliard. La Réforme y a été prêchée par Guillaume Farel. On y voit encore la pierre aux poissons sur laquelle il se plaçait pour annoncer l'évangile. Mais, comme c'est les princes de Wurtemberg qui étaient les maîtres du Pays, ils y ont organisé l'église luthérienne, Elle l'est de nom, mais très marquée par tous les pasteurs réformés venus de Suisse.

Lorsque l'inspecteur ecclésiastique *Poincenot* entre dans une chambre, son oreille est très sensible au tic tac de la pendule. S'il n'est pas régulier, il va tout de suite rétablir l'équilibre. De la même manière, avec fermeté et bienveillance, il essaye de maintenir l'harmonie dans l'église entre les divers courants. Plus qu'un président de Conseil

synodal, il est l'évêque de cette église. Il a deux manières de se détendre: faire des calculs, et, le samedi soir, écouter le quart d'heure vaudois à la radio.

Notre collègue le plus proche est le pasteur *Frédéric Jacot*, originaire du canton de Neuchâtel. Après un bref ministère dans le Midi, il est arrivé à Montécheroux, puis à Voujaucourt. Sa barbiche pointée en avant le définit bien. Il a toujours une longueur d'avance dans sa vision de l'Eglise. Lorsque celle-ci se réveille de son traditionalisme, alors qu'il a 60 ans, il est très surpris, pour ne pas dire culpabilisé, lors des votations, de ne plus être dans la minorité. Outre les camps de Montécheroux, c'est lui, qui préside et organise le concours de chant lors du grand rassemblement des églises le lundi de Pentecôte au Lomont.

Il aime répéter que chaque pasteur devrait prendre des cours de boxe pour apprendre à encaisser les coups ! Sa théologie très libérale ne l'empêche pas d'être un excellent pasteur et, pour nous, presque un papa.

Quelques années plus tard, alors qu'il a pris sa retraite à 75 ans, il nous dit: "Si vous saviez combien je suis reconnaissant d'avoir été abstinent jusqu'à 80 ans pour pouvoir apprécier maintenant un bon verre de vin en mangeant. La dernière fois que nous l'avons vu, à l'âge de 92 ans, il donnait une leçon de pose de voix à un étudiant.

Luc Kretzschmar avait été agent national de la Croix Bleue française avant de venir à Ste-Suzanne, puis à Montbéliard. Il était à moitié suisse par sa femme, Elisabeth Borel, fille d'un vigneron de Vaumarcus, conseiller national. Son père, alors jeune pasteur, avait été tué dans la guerre 1914-18. Ses origines, ses activités antérieures, autant que son mariage lui donnaient une vision large des choses.

Charles Solo, gendre du papa Jacot, a été métallo dans la région parisienne avant d'entrer à la faculté de théologie. C'est là qu'il a rencontré sa femme, Francine. Chez eux, c'est un peu la Bohême. Quel contraste de venir les voir au presbytère de Ste Suzanne après le départ des Kretzschmar où tout était tip top! Mieux que quiconque, il pouvait comprendre les ouvriers. Cela n'empêchait pas certains de dire: "Ce que nous attendons de notre pasteur, ce n'est pas qu'il vive à notre niveau, mais qu'il nous aide à vivre à un niveau supérieur." C'est du reste pour les y aider, que Solo a participé plus d'une fois à des manifestations ouvrières.

Jacques Lochar était le fils d'un des pionniers des automobiles Peugeot. Il fallait le voir manoeuvrer un modèle d'avant 1930, avec autant de jeunes qu'il pouvait mettre dedans. Animateur de jeunesse, avec sa femme Michèle, d'origine russe, ils ont été rapidement aspirés vers Paris comme responsables de jeunes.

Il en fut de même pour Marc Lods qui y est allé succéder à son père comme professeur de théologie.

A Audincourt, Levin était aussi étonnant par sa mémoire qu'il exerçait en apprenant des prédications de Bossuet que par sa doctrine sur la double prédestination. Une de ses filles en fut du reste très perturbée; elle était convaincue qu'elle était prédestinée à la perdition. L'assurance du salut qu'avait Levin ne lui donnait pas la joie. Il était plutôt râleur et mécontent.

Quaile, à Longevelle, portait dès son enfance le poids du monde. La naissance d'un enfant sans réflexes physiques et dont le cerveau ne s'est pas développé a fini de l'écraser. Cet enfant est décédé à moins de 10 ans.

Les événements ultérieurs nous donneront l'occasion de parler de *Cannepeel* et de *Nisse*, de Belgique, ainsi que de *Rébert*, d'Alsace.

Pendant l'hiver 1941-42, plusieurs pasteurs se sont constitués en équipes de trois. Une bonne partie des paroisses ont été visitées pour trois soirées d'évangélisation ou de réveil sur le thème: Notre église: elle a vécu; elle veut vivre; son message et notre réponse (en croyant, en pratiquant, en servant). Même s'il y eut certains sceptiques, nous y croyions tous dans nos équipes; en particulier l'inspecteur Poincenot pour qui il n'y avait pas que l'administration de l'église qui comptait. Expérience bénie pour les pasteurs et pour beaucoup de paroissiens.

1942, Année de voyage et d'aventures

Le professeur et Betty viennent faire plusieurs séjours au presbytère. Autant d'occasions pour Betty d'aller en Suisse. Comment elle obtient des visas? Mystère. Elle en revient chaque fois chargée de cadeaux qu'on lui a confiés pour des amis à Paris ou pour nous-mêmes.

En avril, notre mobilier s'enrichit d'un piano. Comme M Becker en achète un neuf, il nous revend le sien pour FF100.-. Il fait la joie de Ruth qui se revoit aux Fleurettes en jouant des cantiques des " Chants de victoire ". Il va nous accompagner jusqu'à Carouge et permettre à Geneviève et à Isabelle d'apprendre à en jouer. Par les Becker, nous entrons aussi en relations avec des personnes extraordinaires: peintres, musiciens, savants. Parmi eux, le professeur Heim, directeur du jardin des plantes de Paris, botaniste et mycologue de renommée mondiale. Il nous raconte comment il est sorti de son athéisme, alors qu'il était prisonnier en Allemagne et comment Dieu est devenu réel dans sa vie.

Du 14 au 23 avril, nous avons confié François et Geneviève à Mme Mouhot pour aller en vacances chez Betty, à Paris (10 Rue Galilée). Betty avait tout organisé pour notre séjour:

visites et spectacles. Ruth était heureuse de se retrouver à Paris, puisqu'elle y avait passé trois mois en 1932. Nous avons assisté à de très beaux spectacles: Les noces de Figaro à l'Opéra Comique; Palestrina à l'Opéra; et surtout Hamlet à la Comédie Française et les Valses de Vienne au Châtelet. Les Folies Bergères n'avaient rien d'extraordinaire.

Le dimanche matin, le Professeur nous a conduits à l'église orthodoxe russe avec ses chœurs magnifiques. Mais, il faut être solide pour y tenir debout pendant près de trois heures. Il nous a ensuite fait prendre une consommation au Café de la Paix, qui était paraît-il le plus chic de Paris, puis "aux 100.000 chemises" où j'en ai naturellement acheté une. Plus tard, nous avons fait la connaissance du propriétaire, à Caux. Comme il possédait plusieurs magasins semblables dans les grandes villes de France, un jour qu'il a compris l'importance de l'honnêteté, il en a vendu trois pour se mettre en ordre avec le fisc.

A fin mai 1942, un incendie dans la maison du père *Tourot*, un libre-penseur acharné, a marqué le village. Les gens travaillant dans leur plantage tout proche ont entendu un coup de feu. Peu après, la fumée sortait du toit de la grange. Le tocsin mobilise les pompiers. Mais les hydrantes ne fonctionnent pas; le réservoir est vide, comme presque tous les après-midi, car le moteur qui pompe l'eau au niveau du Doubs n'est pas assez puissant pour remplir le réservoir en permanence. Il y a bien un puits à une centaine de mètres de là. On trouve deux ou trois seaux pour y puiser.

Il faut la colère du pasteur trop naïf, pour que les gens aillent chercher des seaux et qu'une chaîne s'organise. Ils prétextaient que s'ils prêtaient les leurs, ils ne les reverraient pas. C'est alors qu'on retrouve l'homme en partie brûlé. En se tirant une balle sur son tas de foin qu'il venait d'allumer, il avait espéré disparaître dans l'incendie. Mais, le feu ne s'était pas développé comme il l'avait prévu.

Un jour, les Kretzschmar nous apprennent qu'un boulanger de Fahy (Suisse) vient une fois par semaine vendre du pain aux gens de la région d'Abbévillers. Nous y sommes partis en vélo le 1er juillet. Après avoir donné une pièce de 5Fr suisse au soldat allemand de faction, il nous a laissés entrer au poste de douane suisse pour téléphoner. Quelle joie d'entendre les voix de maman qui était justement à la Coopé, de Lulu et tante Sarah, puis des Fleurettes. Car nous n'avions plus de nouvelles depuis bien des semaines. Par-dessus le marché, nous sommes rentrés à la maison avec 21/2 kg de pain. Ruth a renouvelé l'expérience le 10 octobre, avec François sur son porte-bagages.

Le 28 juillet au matin, Georges va passer quelques jours de vacances aux Fourgs, chez les demoiselles *Dornier*. L'une est aveugle; elle lit très bien le Braille; cela ne l'empêche

pas de servir le thé, sans verser à côté des tasses et sans les faire déborder. Leur frère est boulanger... Etre si près de l'Auberson... Pour quelqu'un qui connaît bien le pays, il doit y avoir moyen de déjouer la surveillance des Allemands, surtout dans la saison des champignons. Départ donc pour une tournée de chanterelles par le Vourbey, la Bigaude, le Corbet, le Crêt des Sauges et détour par le bas de la Prise Jaques pour détourner l'attention. Quelle surprise pour chacun... Cela n'a duré que 24 heures. Mais, quelle joie! Au retour, j'apprends qu'il est possible d'avoir des entrevues avec des parents à la frontière. Immédiatement, je me rends en vélo à la Kommandantur de Pontarlier pour en faire la demande. Autorisation est donnée pour le dimanche à 14 heures.

Ce sont les Allemands qui font prévenir les parents par l'intermédiaire de la douane suisse. Je m'y suis donc rendu à pied depuis les Fourgs, accompagné par un officier allemand. La boucle de son ceinturon, avec le "Gott mit uns" de tous les ceinturons de l'armée allemande, m'amène à essayer de parler de Dieu. "Mon Dieu, il est là" me répond-il en tapant sur la sacoche de son pistolet. Il ajoute que s'il n'avait pas su s'en servir pendant la campagne de Pologne, il ne serait plus en vie.

Le rendez-vous avait lieu au-dessus de la Grand'Borne, à la croisée de la route de la Beufarde. Seize membres de la famille sont présents. C'était assez cocasse de se retrouver là trois jours après ma visite à l'Auberson. Cependant, 1h45 a bien vite passé. Ensuite de cette expérience, Ruth et Betty ont demandé la même autorisation. Elles arrivent aux Fourgs avec François et Geneviève dans la poussette. Quel voyage ! Le 1er novembre, elles se retrouvent au même endroit avec une bonne vingtaine de membres des familles Martin et Guberan. Souvenir rappelé par une série de photos.

Comme les chaussures étaient rares, l'église de Bavans a offert une paire de sabots comme cadeau de Noël 1942 à tous les enfants de l'école du dimanche. On les a fourrés de peaux de lapins. Belle occasion de travail en équipe pour récolter les peaux, les découper, les coudre et les coller dans les sabots. Disons que le résultat ne fut pas toujours ce qu'on espérait, parce que les peaux se décollaient à l'humidité.

Cette année-là, on m'a demandé d'aller reprendre la paroisse de Beaucourt où il y avait, disait-on, plus de vie et un ministère plus intéressant. Mais, comment quitter Bavans-Lougres après un temps si court ? Il s'agissait de succéder au pasteur Buchsenshütz qui venait d'être appelé à Montbéliard. Officier de chars d'assaut dans l'armée française, il a été bientôt arrêté et emmené dans un camp de concentration par les Allemands. Il en a réchappé, mais il en a été tellement perturbé, qu'il n'a pas pu se réadapter à la vie. Il a succombé à la dépression le 1er avril 1946.

Depuis longtemps, Ruth se plaignait de maux de ventre. Finalement, le docteur a découvert une appendicite chronique. Elle en est opérée le 10 septembre 1942 à l'hôpital de Montbéliard; elle rentre à la maison le 19. En quelques jours, elle a retrouvé sa pleine forme. Le 28, elle accompagne Betty à Montbéliard pour son retour à Paris. Elle va même jusqu'à Belfort. Le 10 octobre, elle est en vélo à Abbévillers et le 31 aux Fourgs, comme déjà relaté. Ruth, une petite nature qui ne survivrait pas à une maternité ou à une maladie? Les faits prouvent le contraire.

Au printemps 1943, une grippe et une trachéite qui n'en finit pas me vaut un certificat médical pour un changement d'air dans mon pays. Hélas, lorsqu'en septembre, je voudrai en faire usage, la frontière sera hermétiquement fermée.

Une visite d'Eric et Lise Garin de la Mission Populaire à Paris nous apprend que leurs centres pour les colonies de vacances, au bord de la mer ont été réquisitionnés par les Allemands. Pourtant, les petits Parisiens dont ils s'occupent auraient bien besoin d'un changement d'air. A fin juin, ils nous en envoient 14 qui vont passer l'été dans des familles de la paroisse.

La Résistance, bombardement de Sochaux

La radio, la voix qui franchit les frontières est l'ennemi No 1 de tout régime totalitaire. Bien vite, les Allemands s'en sont aperçu. Ce qui les gêne surtout, c'est la voix de la France-Libre, avec de Gaulle, depuis radio-Londres. Les tentatives de brouiller les émissions ne suffisent pas. L'occupant, par l'intermédiaire des mairies, ordonne à tous les Français possesseurs de postes récepteurs de les déposer dans les mairies, sous peine de graves sanctions. Quelques habitants se laissent intimider; mais, la plupart des gens gardent leur appareil et écoutent radio—Londres en cachette. M. Mouhot, qui a un gros poste, le dépose chez nous et en garde un petit chez lui. Comme Suisses, nous ne sommes pas concernés par cet ordre. Nous n'avons du reste qu'un petit poste que nous a fabriqué le pasteur Quaile.

C'est par ces émissions que la résistance s'organise. Selon des codes particuliers, des parachutages d'armes sont annoncés pour ravitailler les différents groupes...

Depuis un certain temps, on était averti que les usines Peugeot, qui travaillaient pour les Allemands, seraient bombardées. Dans cette perspective, l'évacuation des habitants de Sochaux est prévue. Les villages environnants doivent faire savoir combien de personnes ils peuvent accueillir. Des équipes d'hommes sont organisées pour aller sur les lieux au moment du sinistre. La nuit, lorsqu'on entend les formations de bombardiers vrombir dans

le ciel, on se demande où ils vont porter la mort. Certains se réjouissent, car, c'est l'espoir de mettre fin à la guerre... Quand on pense que certaines nuits, un seul bombardement sur une ville de la Ruhr fait 20.000 morts! Et dire qu'il faut cet enfer pour ramener la paix!

Le 16 juillet 43, entre 4 heures et 5 heures du matin, les avions volent plus bas. De notre lit, nous voyons la lueur des fusées et nous entendons les déflagrations des bombes. En moins de 20 minutes, c'est terminé. Une heure plus tard, nous sommes sur les lieux. Il y a tant de fumée et de poussière qu'on a peine à y voir clair. Des quantités de plaquettes incendiaires finissent de se consumer sur le sol. Des maisons brûlent, d'autres sont éventrées par les bombes. A la place de la maisonnette d'un ouvrier, il y a un entonnoir de 10 mètres de diamètre.

Seul un coin de l'usine Peugeot a été touché, puis la brasserie et un quartier d'habitation. Je suis envoyé dans un sous-sol où sont rassemblés des blessés légers, des gens choqués, angoissés pour les leurs. Ce n'est pas facile d'apporter une parole d'espoir, de parler de l'amour de Dieu dans l'enfer des hommes. Sochaux, un petit bombardement! 120 morts... Il suffit de l'avoir vu pour comprendre l'horreur et la monstruosité de la guerre. Un peu plus tard, Ruth, en costume d'infirmière, est arrivée sur les lieux. Elle a pu être très utile dans un dispensaire. Elle y a rencontré le pasteur Rébert et sa femme arrivés depuis peu à Sochaux. Ils sont venus passer deux jours chez nous.

Rébert était un pasteur alsacien. Officier dans l'armée française, il avait été prisonnier en Allemagne, puis libéré en vue d'être mobilisé dans l'armée allemande. Grâce à l'aide d'amis, il a passé d'Alsace en France dans une caisse, au milieu d'un chargement. Il a rejoint sa famille dans le Sud-Ouest. Un jour, il a dû se rendre dans un bureau pour ses papiers. Tandis que l'employé consultait la liste des personnes recherchées pour vérifier les papiers de celui qui était avant lui, il a lu par-dessus son épaule et a vu son nom sur la liste. Il est alors sorti du bureau et a quitté la région. Désireux de servir Dieu, il est finalement arrivé au Pays de Montbéliard et placé à Sochaux pour seconder le pasteur Roulet, dont nous reparlerons plus loin.

Rébert était un brave et humble tout à la fois. Il n'avait pas peur des tirs d'artillerie, car, disait-il: "Si tu entends partir le coup, c'est qu'il n'est pas pour toi. Celui qui t'atteindrait le ferait avant que tu l'entendes, puisque l'obus va plus vite que le son." Par contre, il osait dire qu'il avait peur des bombardements aériens, car on ne sait jamais si c'est pour nous. Comme pasteur, il s'appliquait d'abord la Parole de Dieu à lui-même avant de la transmettre. Un jour, il a dû partir pour ne pas tomber dans les mains de la Gestapo. Il est mort quelques années après la guerre, alors qu'il était pasteur à Célestat en Alsace.

Vacances aux Fourgs et à L'Auberson

Après les expériences de l'année dernière, nous avons trouvé un appartement au collège des Fourgs chez Mme Dornier, institutrice, la femme du boulanger, pour y passer nos vacances.

Le mardi 3 août 1943, à 5 heures du matin, tante Dette est venue habiller les enfants et aider aux derniers préparatifs. Nous prenons le train à Voujaucourt à 6 heures pour Besançon. Là, les vélos nous sont utiles pour transporter enfants et bagages jusqu'à l'auto-gare. Le voyage Besançon - Pontarlier, un poème ! Ruth a pu trouver une place assise avec les deux enfants sur ses genoux. Les voyageurs debout sont plus nombreux que ceux qui sont assis. A plusieurs haltes, il monte plus de passagers qu'il n'en descend. Quand tout le monde s'est serré contre l'arrière pour faire place aux nouveaux venus, le chauffeur va ouvrir la porte arrière; il faut alors se serrer contre l'avant. C'est tout juste si tous les pieds ne se touchent pas et on se fait naturellement plus d'une fois marcher dessus. Cela ne dure heureusement que deux heures. Malgré cela, de tous ces Français qu'on appelle rouspéteurs, aucun ne se plaint et l'ambiance est excellente.

Dans le car Pontarlier - Les Fourgs, la place ne manque pas, et le trajet n'est pas long. Mais, en y arrivant à midi, nous étions si fatigués que nous avons fait une sieste avant de manger. Sur toutes les pages de mon agenda jusqu'au 20 août ne figure qu'un seul mot: "vacances", et pour le 21, "retour à Bavans". Pourtant, ce sont des journées de détente bien remplies: promenades au bord de la forêt, et même, comme nous avons nos vélos, baignade au lac St. Point. Pour Ruth, enceinte de plus de six mois, la grimpée de Chapelle-Mijoux est essoufflante. La liaison a été rapidement établie avec la Suisse grâce à Simone Bulle, de la Coupe, qui conduit ses vaches dans un pâturage au bord de la frontière. C'est ainsi que, le dimanche, elle emmène François. La famille, prévenue par les gardes-frontières, l'attend au bord du mur. (Cela n'aurait pas été possible l'année précédente, car le chef de poste était très lié avec les Allemands.) Depuis le dessus du Crêt des Fourgs, nous avons pu les voir sur la route de la Grand' Borne, emmenant notre bambin de 3 ans. Quelques jours plus tard, après avoir laissé nos vélos à la Coupe, nous

prenons le même chemin avec Geneviève. Les belles journées passées en famille à l'Auberson sont sans histoire. Il est prévu que je reviendrai en septembre pour le mariage de Lulu et Willy. (Les visas ayant été supprimés à ce moment-là, ce fut l'occasion d'un nouveau passage clandestin.)

Le retour aux Fourgs avec les deux enfants s'organise avec l'aide des gardes-frontières suisses, pour passer entre deux patrouilles allemandes. Avec tous les objets de layette et vêtements que Ruth emporte sur elle, elle a l'air d'être à la veille d'un accouchement. Quant à Geneviève, de près de deux ans, avec ses neuf paires de culottes, elle est si ronde que lorsqu'elle tombe, elle ne peut pas se relever. De quoi donner un peu de gaieté dans cette séparation. Une fois la frontière traversée, tandis que nous montons dans la forêt, les enfants n'en finissent pas de babiller. "Chut, il ne faut pas faire de bruit; tu vas réveiller les petits oiseaux." Grosse exclamation: "Pourquoi ils dorment les petits oiseaux?" Une fois retrouvés nos vélos, c'est en tenue de vacanciers que nous reprenons la route des Fourgs, avec chacun un enfant sur notre vélo. En passant devant la douane, cela faillit mal tourner. La petite selle sur laquelle Geneviève était assise s'est desserrée et celle-ci basculait en arrière. Heureusement, Ruth a pu la retenir avec ses genoux sans avoir à s'arrêter devant les Allemands. Mais, quelle peur !

Enfin, c'est tout renouvelés que nous sommes rentrés à Bavans.

Paroisse et Famille

En cet automne 1943, nous avons un programme bien rempli.

En octobre-novembre, une tournée d'évangélisation est organisée dans les paroisses du Pays avec le pasteur Benjamin Deschamps, de l'Eglise réformée de France. (Il y aurait des pages à écrire au sujet de cette famille que nous avons appris à connaître des années après. Ils avaient plusieurs filles portant toutes des prénoms de fleurs.)

Le passage de Benjamin Deschamps du 1er au 4 novembre à Bavans a marqué à plus d'un titre. Le 1er novembre, jour des morts en pays catholique, il s'adresse à un nombreux auditoire, au temple. Il insiste sur le fait que des gens ensevelis au cimetière sont vivants, tandis que d'autres qui sont dans l'église sont morts. En disant cela, il ne fait pas du tout allusion à des croyants qui sont ensevelis sous des dalles dans ce temple, mais bien à des auditeurs qui n'ont pas reçu Jésus comme leur Sauveur.

Le 4 novembre au matin, Ruth est malade pour accoucher. Comme c'est jeudi, avec l'enseignement biblique aux enfants, Benjamin Deschamps offre de ne partir qu'après le dîner et de me remplacer pour que je puisse rester auprès de Ruth. A 9h15, un gros bébé

vient agrandir la famille et nous met dans la joie:

Isabelle - Elisabeth - Irène - Alice.

Isabelle est devenue, par la grâce de Dieu et pour sa gloire, Sa servante.

Cela n'empêche pas que Louis Rose, membre du Conseil presbytéral de Lougres, un charmant vieux garçon qui nous aimait beaucoup a été fort mécontent : "C'est scandaleux, pour une famille de pasteur, vous ne choisissez que des prénoms catholiques: François, Geneviève, Isabelle."

Les 20 et 21 novembre, c'est Samuel Bastide, l'homme des projections lumineuses, un précurseur des diapositives. C'est un artiste. Il peint en miniature sur des plaques de verre les sujets qu'il veut apporter. Il s'est fait connaître, en particulier par l'illustration des contes d'Alphonse Daudet, comme "La chèvre de Monsieur Seguin", ou des contes de Guy de Maupassant, comme "Le petit fût".

Tout en passant les images, de petits chefs-d'oeuvre, Samuel Bastide nous redit l'histoire dans son chaud accent méridional. Puis, il apporte à chacun de ses récits une conclusion tirée de l'évangile. Car, pour lui, c'est cela qui importe. Il veut être un chanteur de Dieu, plus qu'un conteur.

A cette occasion, il nous a apporté un témoignage qui nous a bien aidé au cours des semaines suivantes, et jusqu'à aujourd'hui. Sa femme était tombée gravement malade. Elle était dans le coma. Les docteurs ne savaient plus que lui faire. Dans la prière, le Seigneur lui a montré de la mettre au soleil. Il l'a fait, en la déplaçant à mesure que le soleil tournait, tout en ayant soin de lui maintenir la tête à l'ombre. Au bout de trois semaines, elle a repris connaissance. Il en est ainsi de la prière, nous dit-il. Il y a des problèmes pour lesquels nous n'avons pas de solution; nous ne pouvons que les exposer dans la prière à la lumière de Dieu et c'est lui qui agit.

Malgré la richesse de tous nos contacts et la joie de voir notre foyer s'enrichir, on ne peut pas oublier que nous sommes dans un pays en guerre, avec toutes les tensions nerveuses qui en résultent. Les difficultés de ravitaillement font fleurir le marché noir. Des paysans vendent leurs produits à des prix exorbitants ou seulement contre des échanges. La colère gronde. Des mécontents ou des groupes de la résistance ont incendié des fermes dans plusieurs villages. Peu de temps après l'accouchement de Ruth, la ferme de Félix Grosjean a brûlé. Le lendemain, second choc pour Ruth qui est encore alitée. Mme Fury, notre voisine, dont le mari est voyageur en tissus, vient lui dire qu'ils ont reçu des menaces. On veut mettre le feu à leur maison, dont le mur est à un mètre de la nôtre. Grâce à son métier, il ne manque sans doute de rien. C'est pourquoi Mme Fury m'a dit un

jour: “ Maintenant, il y a toutes sortes de choses qu’on ne peut obtenir qu’en faisant du troc. Mais, vous, ce n’est pas avec vos sermons que vous pouvez faire de l’échange”. Pourtant, grâce à Dieu, nous n’avons jamais manqué du nécessaire.

A ce moment, il était interdit de circuler d’un village à l’autre après 21 heures. Un soir, je rentrais de Lougres en retard. En arrivant dans le bois, j’entends une auto qui ne peut qu’être une patrouille allemande. J’envoie mon vélo dans les buissons et me couche dans le fossé. Tout glorieux, je raconte l’aventure à Ruth en arrivant à la maison, sans réaliser que j’augmente encore son angoisse. Ajoutez à cela qu’en ce moment, il y a une épidémie de jaunisse virale, que certaines personnes ont traînée pendant des mois. Cela suffit pour expliquer la suite. C’est trop d’émotions ajoutées à la fatigue de l’accouchement.

Le 24 novembre, jour du départ de Betty pour Paris, Ruth commence à avoir de la fièvre. Dans les jours suivants, la température monte à 40 degrés. Le docteur *Bobilier* de Voujaucourt vient chaque jour. Le 30 novembre, c’est la jaunisse qui se déclare. Puis, c’est l’intoxication du cerveau par la bile. Pendant plusieurs jours, Ruth délire. Le docteur Bobilier appelle en consultation le docteur Pétrequin d’Audincourt. Il y aurait bien un remède à essayer. Mais, même à Paris, il est épuisé. Finalement, le docteur Pétrequin en trouve le reste d’une boîte chez une malade qu’il avait soignée quelques mois auparavant. Le docteur m’explique qu’après injection de ces trois piqûres intraveineuses de dycholium, il y a 50% de chances que Ruth s’en tire. Elle reçoit la 3ème, le 8 décembre, jour de son anniversaire. Elle se rappelle qu’alors, elle a vu des bougies sur son gâteau de fête. Assez rapidement après son anniversaire, elle retrouve sa lucidité. Merci au Seigneur d’avoir entendu toutes les prières qui sont montées à Lui, d’avoir permis de retrouver ce remède et d’avoir fait le reste.

Ajoutons que Betty était revenue le 6 décembre et que le Professeur nous a rejoints pour les fêtes.

Lougres

Le village de Lougres était divisé par deux clans déjà avant la guerre. Mais, la rogne de l’un d’eux était si forte que même la présence des Allemands ne l’a pas calmée. A tel point que la Gestapo et la Kommandantur de Montbéliard recevaient constamment des dénonciations contre des gens du village.

Plusieurs fois, ces Messieurs se sont déplacés sans rien trouver, de sorte que pour finir ils ne se dérangent plus. Un jeudi, en fin d’après-midi, alors que je donne une leçon de

catéchisme dans le temple de Lougres, j'entends marcher dans les combles. On ne peut y grimper que par l'échelle du clocher. De lourdes masses tombent sur le gazon, derrière l'édifice, lancées par une petite fenêtre. Quelqu'un les ramasse et les emmène. On vit dans un temps où il est préférable d'ignorer certaines choses, en cas d'interrogatoire des occupants. C'est pourquoi, je ne bouge pas et ne demande rien. Quelques jours plus tard, on me raconte que des résistants avaient caché là du matériel de guerre... On vient de leur faire savoir qu'à la suite d'une nouvelle lettre de dénonciation, les Allemands vont venir faire une perquisition...

Le 17 décembre 1943, alors que Ruth est encore au lit avec sa jaunisse, tante Ida, la soeur du maire de Bavans, vient m'avertir: les Allemands sont à Lougres; ils pourraient bien venir m'interroger en ma qualité de pasteur de ce village. Elle restera auprès de Ruth pendant que je vais prétexter des courses à faire à Montbéliard pour la journée. Finalement, ils ne sont pas venus chez nous. Mais, ils ont emmené le maire et sa fille à Montbéliard, ainsi que deux ou trois autres personnes pour les interroger. Ils ont visité tous les recoins de leurs maisons, sondé les tas de foin avec des tringles, cherché dans le temple, sans rien trouver. Le soir, ils ont relâché les suspects. Ils avaient eu chaud...

Le frère de Georges Becker, commerçant à Belfort, touchait une petite pension comme ancien combattant de la guerre 1914 -18. Il nous en a offert le montant d'une année pour un changement d'air. Le 3 janvier 1944, Ruth et moi montons en autocar jusqu'à Maïche où nous passons la nuit. Le lendemain, un autre car nous conduit à Damprichard. Il y a de la neige. Le temps est magnifique. Je trouve une paire de skis et Ruth, une luge. Malheureusement, j'avais une hernie et depuis un certain temps, je ne mettais plus de bandage. Le 6, un faux mouvement en skiant fait sortir cette hernie qui s'étrangle. Le docteur de l'endroit est très inquiet. Il n'y a pas d'auto au village qui puisse me conduire à l'hôpital de Montbéliard. Enfin, une piqûre de morphine la remet.

Mais le lendemain, j'ai de la fièvre ; finies les vacances ! Le 8 janvier, nous prenons l'autocar jusqu'à Voujaucourt, d'où le maire de Bavans nous ramène à la maison avec sa camionnette. Après quelques jours de grosse fièvre, la jaunisse se déclare. Le docteur m'impose un régime strict: rideaux tirés, pas de visites (à l'exception de M. Mouhot qui passe un instant chaque soir). Ajoutez-y une cuillerée de tisane d'absinthe concentrée toutes les deux heures, selon le conseil de cousine Marie de Ragosine. En quinze jours, je suis hors de cause. Le 23 février, c'est l'entrée à l'hôpital de Montbéliard pour opérer cette hernie, avec retour le 6 mars. Ce séjour à l'hôpital est un temps de retraite béni: chaque journée commence par la lecture de la première épître de Jean au complet, avec chaque

jour de nouvelles découvertes. Puis lecture d'une dizaine de livres. Si M Perrin m'a raconté que trois semaines après semblable opération il maniait la faux, je ne peux pas en dire autant. Je reprends pourtant mes activités huit jours après mon retour à la maison. Car, en ce printemps 1944, il n'est pas question de s'éterniser dans la convalescence.

Travailleurs en Allemagne, Jean Mouhot

En 1943, comme la guerre devenait plus difficile pour eux, les Allemands avaient un urgent besoin de main d'oeuvre. Les prisonniers militaires ne suffisaient plus. Ils ont alors réquisitionné des "volontaires" pour aller travailler dans leurs usines. C'est ainsi que beaucoup d'hommes et tous les jeunes à partir de 18 ans sont appelés. Certains répondent; beaucoup essayent de s'y soustraire. Les uns prennent le maquis; d'autres vont travailler dans des fermes isolées à la campagne. Ainsi, Gilbert Rolland qui se trouve dans une région très catholique ; le dimanche, il voit tous les gens aller à la messe; il est remis en question. Malgré la foi vivante de ses parents, quelle place Dieu a-t-il dans sa vie depuis sa première communion ?

Les Allemands ne semblent pas trop s'inquiéter pour rechercher ceux qui se sont ainsi évaporés dans la nature. Ça ne leur serait du reste pas facile, car les mairies ne font rien pour les aider. Au contraire, elles réussissent à fournir des cartes d'alimentation à ceux qui sont dans la clandestinité.

Jean Mouhot, après avoir passé quelques mois à une trentaine de km de Bavans, rentre à la maison puisqu'aucune recherche n'a été faite à son sujet. Il va travailler à l'usine Japy de l'Emallerie à Voujaucourt. On y fabrique toutes sortes de récipients en galvanisé ou étamé (lessiveuses, seaux, seilles, arrosoirs, casseroles...)

M. Mouhot travaille au bureau de cette usine. Un jour, un mot court à travers l'usine: "Voilà les Schleus". Jean, qui est là en contrebande n'a qu'une pensée, filer. L'usine est entourée d'une clôture de planches en ciment d'environ 1m.50. C'est un jeu de l'escalader. Mais, il ne sait pas que l'usine est cernée par l'armée. Au moment où il franchit le mur, il est reçu par une rafale de mitraillette et par une grenade qui éclate à quelque distance. Il tombe sans connaissance. Son identité établie, il est emmené à l'hôpital militaire allemand de Montbéliard. Son père, après interrogatoire, est conduit à la prison. Voyez l'angoisse de ce papa dans sa prison, sans nouvelle de son fils, se demandant s'il est mort. Lorsqu'il a été relâché, trois jours plus tard, ses cheveux étaient blancs. Il ne s'est jamais vraiment remis de ce choc.

Dès que la nouvelle a été connue à Bavans, Ruth a mis son costume d'infirmière. Elle est

partie en vélo jusqu'à Montbéliard. Grâce à son costume, les sentinelles l'ont laissée pénétrer dans l'hôpital. Elle n'a pas pu voir Jean. Il avait passé sur la table d'opération pour extraire des balles. Mais, on la rassure, sa vie n'est pas en danger.

Après un certain nombre de semaines passées à l'hôpital et en détention, il peut rentrer à la maison, sans être déporté en Allemagne. J'ai été autorisé à le voir à l'hôpital le 23 mai.

Egalement pour éviter l'Allemagne, Jojo Pétrequin reste caché dans une chambre de notre presbytère durant quelques semaines. Seul son grand-père, qui est venu nous demander de le recueillir, est au courant. Nous lui portons à manger dans sa chambre. Il est si discret que même la jeune fille qui vient aider au ménage ne s'en aperçoit pas. Après cette retraite forcée, il s'en va comme moniteur dans une colonie d'enfants à St Laurent, dans le Jura.

1944, la Résistance s'organise

Autant le village de Lougres est divisé, autant les gens de Bavans sont unis face aux Allemands. Certains sont même actifs dans la résistance. Ainsi, plus d'une fois, on m'avertit dans la journée:

“Vous n'aurez pas peur, cette nuit la ligne de chemin de fer va sauter.” En effet, la campagne d'Italie fait rage. Les Allemands y envoient des renforts par le Brenner et même par la Suisse par des wagons scellés. Mais, la ligne Strasbourg ou Mulhouse -Marseille est indispensable. Elle passe de l'autre côté du Doubs, en face du village.

A plusieurs reprises, au milieu de la nuit, on a entendu une explosion, puis, la locomotive déraillée ou même renversée gémir jusqu'à épuisement de sa vapeur. C'était vraiment lugubre.

Depuis le bombardement de Sochaux, la Gestapo fait de plus fréquentes descentes à Bavans. Grâce au maire, celles-ci n'ont pas de graves conséquences. En effet, comme il habite à l'entrée du village, ils s'arrêtent toujours chez lui pour lui demander l'adresse des personnes suspectées ainsi que des renseignements à leur sujet. Il leur offre un verre; c'est d'autant plus naturel qu'il est marchand de vin. Du reste, ils y prennent goût. Pendant ce temps, la soeur du maire, Mme Lacaille, tante Ida, comme nous l'appelons, file par derrière la maison, à travers champs, pour prévenir les intéressés qui disparaissent de leur logement et vont se cacher.

Un jour, Ruth partait en vélo sur la route de Présentevillers. elle croise trois hommes en uniforme bizarre qui l'interpellent. Ils ne parlent que l'anglais. Ce sont des soldats des Indes, enrôlés dans l'armée britannique. Prisonniers des Allemands, ils se sont évadés du

camp d'Epinal lors de son bombardement, le 9 mai ils désirent passer en Suisse. Ruth sait que les ponts de Voujaucourt sont souvent gardés par les Allemands. Elle va trouver quelqu'un qui possède une barque pour aller pêcher sur le Doubs. C'est ainsi qu'il peut les passer rapidement de l'autre côté de la rivière. Chose étonnante, moins d'une heure plus tard, les Allemands sont sur les lieux pour faire une battue. Une femme, domiciliée dans une maison du voisinage depuis le bombardement de Sochaux, peut seule être soupçonnée.

Les membres de la résistance, après avoir surveillé cette femme pendant quelque temps, ont eu la preuve qu'elle était au service de l'ennemi. Le 18 mai au matin, le jour de l'Ascension, il fait un temps magnifique. En allant à la laiterie, je suis surpris de croiser un homme en pèlerine. Quelques minutes plus tard, j'entends une rafale de mitrailleuse. Plusieurs personnes ont vu cet homme s'approcher de cette femme qui allait acheter son lait. Il a échangé quelques mots avec elle, puis il a sorti son arme de dessous sa pèlerine et l'a tuée à bout portant. Quelques instants plus tard, il a disparu; il a rejoint le camp de la résistance au Laumont. Lorsque les Allemands sont venus sur place, ils n'ont personne trouvé qui puisse leur dire ce qui s'est passé.

Nous avons eu quelques visites d'inconnus plus ou moins dangereux pour notre sécurité. Dieu nous a gardés dans plus d'un guet-apens, ainsi que notre naïveté.

Ainsi, un jour, un cycliste arrive à notre porte. Il se présente comme homme de lettres, traqué par les Allemands. Il prétend venir de Belgique. Sur une carte routière, il nous montre quel itinéraire il a suivi; il l'a même tracé au crayon. Il voudrait de l'aide pour passer en Suisse. Son histoire nous laisse perplexes. Le pasteur Cannepel de Ste - Marie - St Julien est belge (à 5 km); il a des relations avec la résistance; il y verra plus clair que nous.

Pour lui, ce fut très simple. Après avoir écouté son boniment, il lui a dit: "Dépêchez-vous de retourner à la Kommandantur de Montbéliard, d'où vous venez." L'autre n'a pas demandé son reste. Il était démasqué.

Une autre fois, il s'agit d'une jolie étudiante de Besançon, amenée chez nous par des amis. Elle travaille pour la résistance. Plus tard, nous avons appris qu'elle était agent double et renseignait également les Allemands...

Le 6 juin, nous avons vibré à l'annonce du débarquement en Normandie. De même, le 25 août lors de la libération de Paris. Ce soir-là, des voisins ont trié la poignée de grains de café mélangés aux succédanés de leur ration du mois. Nous avons bu ensemble une

petite tasse de vrai café pour fêter l'événement. Ce n'est que vers 5 h du matin que j'ai enfin pu m'endormir.

Le débarquement des alliés avec le général de Lattre de Tassigny, le 15 août dans le Midi de la France, avec la prise de Lyon, le 3 septembre, nous concernait plus directement. Ils ont remonté le Rhône à une vitesse foudroyante, puis le Doubs jusque vers Baume-les-Dames et L'Isle-sur-le-Doubs. En outre, le 6ème corps américain entre à Besançon le 7 septembre. Le front va alors être stabilisé dans la région pendant deux mois. Ceci pour organiser le ravitaillement en carburant pour les unités blindées, à partir des ports de la Méditerranée.

Les Allemands avaient amené en France une armée très particulière, venue de la région du Caucase, commandée par le général Vlassov. Ce général russe, fait prisonnier par les Allemands en 1942, s'était mis à leur service. Ils avaient des chars et des charrettes, tirés par des chevaux, semblables à ceux qu'avaient autrefois les Tziganes, avec une bâche posée sur des arceaux. Venus en bon ordre, nous les avons vus repartir en débâcle.

Un jour que je rentrais de Montbéliard avec un paroissien, on nous a prévenus de leur arrivée vers l'Emaillerie. Nous avons alors pris un sentier à flanc de côteau parallèlement à la route. Il valait mieux ne pas être sur leur chemin. C'était amusant de les voir en grande débandade avec des objets volés ou même sous un parapluie.

En traversant les localités, ils entrent dans les maisons pour demander à manger et surtout à boire de l'alcool. Beaucoup s'enivrent en buvant même de l'alcool à brûler, puis ils violent les femmes. A Bavans, toutes y échappèrent; mais, il y en eut plusieurs à Voujaucourt.

Dès lors, la situation est de plus en plus tendue. Il faut des laissez-passer pour aller d'un village à l'autre. Cela incite Ruth et tante Ida Lacaille à ouvrir un dispensaire au presbytère. Chaque début d'après-midi, elles sont à la disposition des gens du village pour soigner les bobos qui ne nécessitent pas le recours au docteur Bobillier de Voujaucourt. Elles organisent même un poste de premiers secours pour les blessés, qui ne fut heureusement pas nécessaire. Tante Ida était donc la soeur du maire. En temps normal, elle était assistante d'un docteur de Cannes. Mais, elle avait l'habitude de passer l'été chez son frère.

Les groupes de la résistance deviennent plus audacieux. A Montenois, au-dessus de Lougres, les Allemands ont fusillé les hommes qui avaient fait une action contre un convoi et tué deux officiers. La Gestapo de Montbéliard a amené un homme, sous l'effet de la torture à donner les noms des hommes de son village de Présentevillers qui étaient allés

faire un coup de main. Après avoir été torturés dans le bâtiment communal, ils ont été fusillés à proximité du village.

Quelques jours plus tard, les Allemands sont revenus au village. Ils ont dit à la veuve du chef du commando qui venait de perdre ainsi son mari et son fils : "Pour vous punir de ce que votre mari a fait, nous allons brûler votre maison. Nous vous donnons un quart d'heure pour sortir ce que vous désirez conserver." Des voisins ont immédiatement mis dehors ce qu'elle leur a désigné. Puis, les Allemands ont répandu de la benzine sur quelques meubles restés à l'intérieur et y ont mis le feu. La population du village n'a pu que regarder flamber la maison sous l'oeil goguenard des occupants qui ont ensuite chargé sur un de leurs camions les quelques meubles qui avaient été mis dehors.

Cela n'a pas empêché cette femme si éprouvée de dire en mettant sa main sur son coeur, en face de ce brasier et des Allemands: "Ce que j'ai là, ils ne pourront pas le prendre." C'est sa foi en Dieu qui l'a soutenue, a-t-elle dit à son pasteur, Luc Kretzschmar.

Ce drame de Présentevillers m'a d'autant plus bouleversé que j'y présidais de temps en temps un culte à 15h30. Ce n'était certes pas une heure très favorable. J'y allais après le culte de 14h alternativement à Bavans ou à Lougres. La participation était faible. Même, un certain dimanche, quelques mois avant le drame, tandis que j'avais quelques minutes de retard, j'ai juste aperçu le sonneur qui s'en allait, car il ne participait jamais au culte. Dans le temple, je n'ai trouvé qu'une fille de 13 ans à qui je devais donner une leçon de catéchisme après le culte. En remontant dans le bois avec mon vélo, je me suis arrêté, j'ai crié à Dieu en faveur de ce village et je me suis tout à nouveau consacré à Lui. Et maintenant, serait - ce le destructeur qui aurait la victoire?

Depuis plusieurs mois, un groupe de la résistance, dont quelques hommes de Bavans, était installé au Lomont, au-dessus de Montécheroux, près de la frontière suisse. Lorsque l'armée de la libération s'est avancée, leur nombre est allé en augmentant. Les instructions leur sont données par radio-Londres avec des codes. Les armes et le matériel sont parachutés de nuit. Les points de parachutage sont signalés aux avions par des feux ou par des lampes de poche qui marquent les quatre coins de l'emplacement.

Un jour, l'ordre est arrivé à Bavans que tous les hommes qui y étaient prêts devaient rejoindre le camp du Lomont. Quelle tentation de me joindre à eux. Ils sont une bonne vingtaine rassemblés au collège. Pourquoi ne pas partir aussi? Mais, c'est au village que Dieu me demande de rester. Ils partent, deux à la fois, toutes les 5 minutes, à pied. Je suis alors parti en vélo jusqu'à Voujaucourt, vérifier s'il n'y avait pas de soldats allemands sur les ponts.

Outre l'histoire de l'Ascension, déjà racontée, ils ont fait de nombreux coups de main. Un jour, dans une forêt au-dessus de Voujaucourt, ils ont attaqué un autocar de soldats allemands envoyés contre eux. Ils l'ont incendié en lançant des bouteilles d'essence, vouant à la mort une partie des occupants. Ensuite de cela, les Allemands ont préparé une action punitive contre le maquis du Lomont. Ils en avaient sous-estimé la force et l'organisation. Lorsqu'ils ont voulu s'y rendre, un tank était en tête, avec un commandant, debout dans la coupole découverte. Tandis qu'il montait dans la forêt, un maquisard, en poste avancé, l'a abattu d'un coup de fusil. L'expédition n'eut alors qu'à rebrousser chemin. L'avance de l'armée de libération les a empêchés ensuite de lancer une attaque importante contre le maquis du Lomont.

Accueil des petits Parisiens

A Paris, la situation est toujours plus difficile. Eric Garin nous demande non seulement de placer à nouveau des enfants dans des familles, mais de trouver une maison dans laquelle ils pourraient venir avec 50 enfants et des adultes pour les encadrer.

En y réfléchissant, il nous semble que la propriété de Mme Japy, près de l'Emaillerie pourrait convenir. Elle habite Paris et ne vient dans son château qu'en été. Par des amis, nous apprenons qu'elle est momentanément chez des parents à Audincourt. Après bien des prières, rendez-vous est pris avec elle le 29 avril. C'est en tremblant que je vais rencontrer cette dame. Elle n'est pourtant pas si redoutable; elle est capable de générosité. C'est elle qui a encouragé à faire de la peinture et a même payé l'école des Beaux Arts à Paris à Pierre Jouffroy, le fils du menuisier de Bart.

Elle hésite à recevoir ces enfants des quartiers populaires de Paris; ils vont faire bien des dégâts. Je lui dis alors que si elle les refuse, les Allemands risquent bien de s'installer dans sa maison. Cet argument l'emporte. Elle va mettre à disposition les chambres du personnel dans les combles du château et toutes les dépendances.

Le 1er mai 1944, un premier convoi de 23 enfants est placé dans des familles de Bavans et de Lougres. Le 19 mai, les Garin viennent s'installer avec leur colonie.

Parmi eux, il faut citer la famille Brûlé; un garçon de 3 ans pesant 11 kg 500 et son frère de 4 ans, totalement rachitiques, et trois soeurs plus âgées, enfants d'un couple d'alcooliques, heureusement guéris et convertis.

Un jour, Mme Brûlé, dont les enfants allaient à la Mission Populaire est venue trouver le pasteur Garin. Elle a arrêté de boire, mais son mari ne rentre jamais du travail sans s'être

enivré dans les cafés. Son logement est un taudis (avec un lapin et une poule dans la cuisine). Découragée, elle vient demander conseil au pasteur. Il lui répond qu'il n'a pas de solution, mais que Dieu en a sûrement une. Après avoir prié, il lui propose de rester un moment silencieuse pour écouter la pensée que Dieu mettrait dans son cœur. Interrogée après cela, elle répond qu'elle n'a rien vu concernant son problème; il lui est seulement venu à l'esprit de mettre de l'ordre dans son armoire à linge. "Car, dit-elle, lorsque mon mari est saoul, il met tout sens dessus dessous; alors, j'ai renoncé à faire de l'ordre." Elle est repartie avec la recommandation de mettre à exécution tout ce qui lui serait montré dans le silence. Le soir même, son mari qui cherchait un mouchoir de poche fut tout étonné d'en voir une pile bien droite sur un rayon. C'est ainsi que jour après jour, elle a été conduite à transformer petit à petit son taudis en un logement accueillant. Il ne fallut pas moins de deux ans pour que son mari préfère son foyer à la salle de café et reçoive, en même temps que le salut en Jésus, la libération de l'alcool.

L'été se passa relativement bien pour les petits Parisiens comme pour la plupart des gens du Pays de Montbéliard, jusqu'en septembre.

Le pasteur Nisse

En août, nous est arrivé le pasteur Nisse avec sa femme et leurs deux filles. Compromis en Belgique par ses activités dans la résistance, il est venu au Pays dans la paroisse de Bussurel. Il est convaincu que si on demande quelque chose à Dieu avec foi, on est certain de le recevoir. Grand fumeur, comme une partie de ses collègues, il leur a dit un jour qu'il viendrait le mois suivant avec des cigarettes anglaises; ceci en Belgique, en pleine occupation allemande, alors qu'on ne trouvait rien. Entre temps, un parachutiste anglais a atterri dans sa paroisse et lui a donné un paquet de cigarettes... Arrivé au Pays, il a tout de suite pris contact avec la résistance, ce qui lui valut d'être surveillé par la Gestapo. (A noter en passant, que, pour la Gestapo, les pasteurs étaient les gens auxquels ils pouvaient le moins se fier. Ils n'avaient pas tort, car même les pasteurs non engagés avec la résistance étaient amenés à protéger des gens traqués. Ainsi, le pasteur Jacot qui a conduit combien de Juifs hollandais jusqu'à la frontière suisse. Par contre, la Wehrmacht avait en général du respect pour les pasteurs.)

La dernière fois que la Gestapo a visité le presbytère de Bussurel où Nisse était caché derrière une double paroi de son bureau, il les a entendus dire à sa femme que s'ils ne le trouvaient pas une prochaine fois, ils mettraient le feu à la maison. C'est la raison pour laquelle ils sont venus chercher refuge chez nous.

Pour le cas où les Allemands viendraient faire un contrôle, nous avons aussi préparé une cachette au galetas, dans la soupente du toit. Heureusement, on n'a pas eu à l'utiliser. En principe, Oscar Nisse devait se cacher. Mais il n'était pas discipliné; plus d'une fois il s'est laissé apercevoir par des gens du village. Il n'y eut heureusement aucune dénonciation. La commune nous offrit même des cartes de ravitaillement pour cette famille.

Ajoutons que la foi de Nisse était entachée de beaucoup de confusion.

C'est ainsi qu'il nous montra comment déterminer, à l'aide du pendule, sur une carte de géographie de la région, où se trouvaient les soldats français, dont les lignes n'étaient qu'à quelques km, entre autres dans les forêts près de Longevelle et de Beutal. Lorsque, plus tard, j'ai appris que l'usage du pendule était un péché, et une sorte de trafic avec les mauvais esprits, je m'en suis humilié et j'ai demandé à des frères de prier pour moi et de me délier de toute attache avec l'ennemi.

Evacuation vers la Suisse

Les Allemands sont installés dans le fort du Mont Bart, d'où leur artillerie tire sur les lignes françaises qui naturellement ripostent. La propriété Japy, où se trouvent les petits Parisiens, est située juste au pied du Mont Bart. Des obus tirés un peu court tombent dans la forêt toute proche du château. Cela devient intenable. Eric Garin va exposer la situation à la Kommandantur de Montbéliard et demande l'autorisation d'évacuer tous leurs enfants en Suisse, tant ceux qui sont installés dans la propriété Japy que ceux qui sont placés dans des familles de Bavans et de Lougres.

Ils sont partis le 16 septembre 1944. Ils emmènent aussi nos trois enfants: François 3½ ans, Geneviève 2 ans et Isabelle 10 mois. Ce n'est pas de gaieté de coeur que nous nous en séparons. Mais, ils sont mis hors de danger et cela nous permet d'être entièrement disponibles pour les gens de la paroisse.

Depuis Porrentruy, Eric Garin a prévenu nos familles par téléphone. Le lendemain, c'est oncle Benjamin et grand-maman de l'Auberson qui viennent les chercher dans cette ville où on les a hébergés et désinfectés, de peur qu'ils n'apportent quelque épidémie en Suisse.

Depuis ce moment-là, les événements se précipitent.

Après le départ des Garin pour la Suisse, Ruth prend contact avec la Gestapo pour demander à évacuer d'autres enfants. Ils acceptent, mais ils exigent de leur remettre la liste exacte des enfants, en précisant qu'il est interdit à ceux-ci d'emporter des lettres ou d'autres papiers, ainsi que des journaux.

Trois faits marquent le 19 septembre:

Ruth conduit à Delle onze enfants de Bavans dont les parents sont d'origine suisse, deux du pasteur Kretzschmar de Ste Suzanne, ainsi que deux du pasteur Buchsenschutz, alors en camp de concentration.

Or, au contrôle des valises à Delle, les Allemands ont trouvé un journal rédigé par Paul Buchsenschutz avant son arrestation, que sa femme voulait communiquer à sa mère qui était en Suisse. Les enfants, ainsi que Ruth ont été ramenés au bureau de la Gestapo à Montbéliard. Trois soldats armés de leur mitraillette étaient également dans la voiture. Ruth, en costume d'infirmière, a réussi à les apaiser en expliquant qu'elle ignorait tout de cette affaire. Les enfants ont été reconduits à leur maman sans autre complication.

Ce même jour, les hommes de Médières et Longevelle sont évacués de leur village et arrivent à Bavans. Le pasteur Quaile, sa femme et leurs deux enfants viennent loger chez nous.

Ce même 19 septembre, quatre hommes sont fusillés à Colombier, dont Roger Baumann de l'église de Lougres; sans aucune cause.

Il est grand temps de parler du pasteur de Sochaux : *Jacques-Louis Roulet*, fils d'un avocat connu de Neuchâtel. C'est un homme très actif et d'autant plus disponible qu'il est célibataire. Il fait énormément de visites, méthodiques et rapides. Il nous explique qu'il prend en moyenne 11 minutes par visite. Il s'est lié d'amitié avec Jean-Pierre Peugeot, le grand patron des usines d'automobiles. Cela lui permet d'intervenir occasionnellement lorsqu'il y a des problèmes avec des ouvriers, ou pour en faire embaucher.

Des jeunes ont l'habitude de se retrouver dans son presbytère, un soir par semaine. Un jour, à la sortie du travail, ceux-ci ont invité un de leurs camarades dont la famille avait été évacuée à Lougres après le bombardement de Sochaux. Comme il y a le couvre-feu à 20h, un d'entre eux lui a offert de le loger pour la nuit. Ce soir-là, on attendait un soi-disant résistant qui avait pris contact à plusieurs reprises avec le pasteur et ces jeunes. Il a proposé de leur montrer le montage et le démontage d'une mitraillette. Tandis qu'il faisait sa démonstration dans la cave, la Gestapo, dont cet homme était un agent, est entrée. Les jeunes gens ont été emmenés et fusillés dans la campagne. Quant au pasteur, il a été déporté en Allemagne. Ensuite des interventions du Conseil fédéral, il a finalement été libéré et rapatrié en Suisse.

Le 20 septembre, c'est le décès du grand-papa Emile Mouhot.

Le 22, je participe à un double service funèbre très impressionnant au cimetière de Lougres, situé sur une colline au-dessus du village.

Ce sont d'abord deux soldats allemands qui sont inhumés. Ils ont été tués lors d'une patrouille. Un officier dit quelques mots en allemand; puis, deux soldats tirent une salve en l'honneur de leurs camarades. (Après la guerre, leurs restes ont été exhumés et conduits dans leur pays.)

Ensuite, en présence de ces quelques Allemands, je dois présider le service du sergent français Raymond Barlet. Il a succombé à ses blessures reçues également dans une patrouille dans les bois de Beutal. Seuls assistent 4 ou 6 hommes qui ont monté le cercueil depuis le village sur un petit char à bras. Il a été interdit aux autres personnes d'y venir. Quant à moi, je n'ai pas le droit de prononcer une allocution. Je dois m'en tenir à des textes bibliques et liturgiques et à une prière. C'est du reste très bien ainsi. Deux Allemands et un Français sont unis là dans la mort, victimes de la folie des hommes...

Pendant tout ce temps, des obus sifflent au-dessus de nos têtes et vont s'écraser plus loin dans la forêt, en contrebas.

A Bavans aussi, tous les jours, il y a des tirs sporadiques. Cela ne m'empêche pas de cueillir mes pommes dans le verger à côté du presbytère ou même d'aller ramasser des pommes de terre dans un champ au-dessus du village. Je sais que les obus qui sifflent au-dessus de ma tête sont destinés au Mont Bart. Il y a eu pourtant quelques accidents dus à des tirs mal réglés. Un jour, un obus est tombé sur une maison au bout du village; il n'y eut pas de victime, heureusement. Une autre fois, un éclat d'obus est entré par une fenêtre, il a traversé une porte, puis un poste de radio pour frapper une jeune fille en plein cœur, tuée sur le coup. Un autre jour, c'est M. *Massard*, un voisin, qui a le bras arraché par un éclat d'obus, alors qu'il arrachait des pommes de terre dans son champ.

Le 24 septembre, nous avons la visite d'un drôle de Suisse, M Suter. Il se présente comme journaliste. Il prétend avoir été fait prisonnier par les Allemands alors qu'il faisait son travail de reporter. Ceux-ci ne l'ont pas laissé repartir. Mais, il a si bien gagné leur confiance qu'il est autorisé à circuler dans la région. Il est même armé d'un pistolet. Il nous montre le papier signé des autorités militaires l'autorisant à porter cette arme !

Suter revient à plusieurs reprises au cours des semaines suivantes.

La dernière fois, il nous propose d'aller nous réfugier à Montbéliard où il veut rassembler d'autres Suisses dans une maison sur le toit de laquelle il mettra un grand drapeau suisse. Nous serons ainsi protégés au moment de la grande offensive toute proche ! Malgré son insistance, nous refusons. Nous avons déjà un petit drapeau à notre porte, ainsi qu'une attestation du Consulat de Besançon envoyée à tous les ressortissants suisses pour la placer à l'entrée de leur maison.

Nous avons appris plus tard que Suter était chargé par les Allemands de nous surveiller. A

la Libération, il a été condamné à plusieurs années de prison pour avoir travaillé au service des Allemands. Sans doute, est-ce grâce à sa nationalité suisse qu'il n'a pas été fusillé purement et simplement. (Berne m'a demandé un rapport à son sujet.) Comme avec le Belge ou avec l'étudiante, Dieu nous a gardés de ne pas tomber dans le panneau. Le 27 septembre, Ruth conduit 58 enfants de Bavans à la frontière, d'où ils seront répartis dans des familles de Suisse romande. Cela se passe en pleins champs près de Delle. Après le contrôle allemand, ils montent jusqu'à la douane suisse où la Croix-Rouge les prend en charge. Dans le convoi, se trouvent le fils et la fille du chef de la résistance de Bavans qui est recherché par la Gestapo. Pour ne pas attirer l'attention de ces Messieurs, ces deux enfants sont inscrits sous le nom de Perez, où il n'y a que des filles. Et celle-ci de répondre: "Je n'ai pas de soeurs" Ruth a eu la réplique assez rapide pour que ça passe. Mais c'est un miracle.

Elle explique ensuite au chef de la Gestapo de Delle qu'elle est Suissesse, que ses enfants ont fait partie du premier convoi avec le pasteur Garin et que nous sommes sans nouvelles.

Elle lui demande l'autorisation de téléphoner en Suisse pour savoir ce qu'ils deviennent. Lorsque Ruth lui dit que son mari est pasteur, il lui répond: " Nous sommes collègues". Sans doute était-il dans cette Gestapo diabolique malgré lui, car, depuis ce jour-là, il a toujours essayé de nous aider.

Il a tout de suite autorisé Ruth à aller téléphoner depuis la douane située cent mètres plus haut. Mais ce sont les Suisses qui lui ont refusé cette faveur. Ruth en a fait une crise de larmes. Heureusement, lors du convoi suivant, l'officier a dit spontanément à Ruth qu'elle pouvait aller téléphoner, et les Suisses l'ont bien accueillie.

Le 9 octobre, elle y retourne avec tante Ida Lacaille pour conduire trois jeunes mamans avec leur bébé, dont la fille et la nièce du maire. Cette fois, c'est un paysan qui les emmène avec un char et un cheval. Au retour, elles sont surprises par la nuit. Elles vont emprunter une bougie à la cure d'Audincourt. Lorsqu'elles arrivent à Voujaucourt, un violent tir d'artillerie commence sur le village. Juste devant le presbytère, le cheval s'arrête et refuse d'aller plus loin. Ruth et tante Ida vont sonner chez le pasteur Jacot. Ils sont déjà descendus dans leur cave; elles vont y passer la nuit avec eux. Pendant cette même nuit, un homme a été tué dans la cave de la maison voisine par un éclat entré par le soupirail. Quant au paysan, il a voulu rentrer chez lui avec son cheval. Il a mis environ 4 heures pour franchir les 4 km. qui séparent les deux villages. Inutile de dire que Georges n'a pas beaucoup dormi cette nuit-là. Le 10 octobre, tante Ida repart avec un camion chargé de 95

enfants et quelques mamans pour la frontière. Son frère Armand, capitaine de réserve de l'armée française a été prévenu que les Allemands étaient sur le point de l'arrêter. Il fait partie du convoi et essaye vainement de passer en portant les bagages de mamans qui ont leur bébé sur les bras. Le lendemain, 11 octobre, c'est le dernier convoi qui va être amené à la frontière. Comme il n'y en a plus à organiser, je me joins à Ruth, tante Ida et son frère Armand qui va faire une nouvelle tentative.

Le camion transporte 74 personnes qui désirent passer la frontière, dont quelques Suisses. Ce sont d'abord les enfants qui passent à l'appel de leur nom, d'après la liste remise au chef de la Gestapo (Herr Pfarrer), aidé de deux soldats. Armand Lelache a porté plusieurs valises, mais chaque fois il a dû les déposer vers le soldat à l'extrême limite. Puis, c'est le tour des Suisses, une dizaine, dont en queue M. et Mme Vaucher, menuisier à Bavans; lui, porte les bagages, elle, toute menue, âgée et malade, essaye de suivre. Je dis à Armand Lelache: "Vous voyez bien qu'il faut lui aider." Il la prend par le bras et passe outre avant que le soldat ait eu le temps de réagir... Nous l'avons entendu en parler ensuite à son chef qui a laissé tomber l'affaire, certainement par égard pour nous.

Plus tard, nous avons appris l'odyssée d'Armand Lelache. Les Suisses lui ont refusé l'entrée. Il leur a dit: "Fusillez-moi plutôt que de me remettre dans les mains des Allemands." Ils l'ont alors reconduit sur la frontière dans un endroit boisé, où il n'y avait pas de sentinelle. Un peu plus loin, il a alors repassé clandestinement en Suisse pour retourner après quelques kilomètres en territoire français libéré. Là, il a pu donner des précisions sur la position d'une pièce d'artillerie allemande. Celle-ci, cachée dans un fourré au-dessus de Dampierre sur le Doubs, juste en face de chez nous, tirait toujours. Quelques jours plus tard, nous avons vu les obus français tomber dessus et l'anéantir.

Les deux filles Nisse avaient passé dans un des premiers convois. Lorsque Ruth est rentrée de l'un d'eux, nous lui avons présenté Oscar Nisse déguisé en femme enceinte, muni de papiers bien en ordre que nous avons fait fabriquer à la mairie (avec photo). Il pensait entrer ainsi en Suisse avec un prochain convoi. Ruth s'est fâchée. Elle ne voulait pas se prêter à un tel jeu ; elle voulait pouvoir regarder les Allemands en face. Quelques jours plus tard, il a réussi à passer clandestinement avec deux ou trois autres, dont le Chouclé, un Jeannet, beau-frère de la sage-femme. Celui-ci avait été réquisitionné par les Allemands avec les quelques hommes qui restaient encore au village pour des travaux de terrassements. Il y est allé une ou deux fois, puis il a dit:

"Je n'ai jamais voulu travailler pour personne, il n'y a pas de raison que je le fasse pour ces gens-là." En effet, il avait toujours vécu de maquignonage. Il se vantait même d'avoir

un jour acheté un vieux cheval à un paysan des montagnes du Doubs. Il lui a repeint les poils blancs, l'a dopé et l'a revendu au même paysan à la foire suivante. Celui-ci s'est pourtant aperçu de la duperie au bout de quelques jours.

Le 19 octobre, en allant en vélo à Montbéliard, je vois au bord de la route, à Bart, un homme qui venait d'être grièvement blessé par un éclat d'obus. Avec un passant, nous sommes allés dans un café tout proche pour appeler un docteur. Mais, quelques minutes après, il a rendu le dernier soupir.

La Libération

Enfin, le 14 novembre, c'est le déclenchement de la grande offensive, appelée "Opération Indépendance" en vue de la libération de Belfort. Elle est dirigée par le général de Lattre de Tassigny. On entend le canon tonner de tous côtés. Puis ce sont les tirs de mitrailleuses et d'infanterie, d'abord assez lointains, dans la région de Longeville. Beutal, St Julien et d'autres villages sont presque entièrement détruits.

Le 16, les combats ont lieu au-dessus du village. La cuisine des Monamy sert d'infirmier. Ruth y voit une vingtaine d'hommes assis par terre, avec des pansements. Madame Monamy pleure. L'officier demande (en allemand) à Ruth pourquoi cette femme pleure. Ruth lui explique que Mme Monamy a un fils prisonnier en Allemagne. Les soldats se mettent à dire qu'eux aussi ont des familles. L'officier les interrompt brutalement. Ce n'est pas le moment de penser à sa famille. J'ai vu de ces hommes repartir au combat avec leurs pansements. Ils marchaient à la file indienne. Un officier était en queue de colonne, le pistolet au poing. (Bon nombre d'entre eux n'en sont pas revenus.) Cela me frappe d'autant plus que j'ai toujours entendu dire qu'en France, l'officier marche toujours en tête de ses hommes.

Pendant la matinée, je suis allé faire des visites au village. En rentrant, peu avant midi, j'entends jouer de l'harmonium dans le temple. J'y trouve un soldat allemand. Il m'explique qu'il est organiste dans son village. Pour l'instant, il se relaye avec un camarade grimpé dans le clocher qui sert de poste d'observation.

Arrive un officier qui me demande ce que je fais là. Je lui explique que je suis le pasteur de l'endroit. Il appelle ses hommes pour aller dîner. Au moment où nous sortons du porche du temple, un obus éclate à quelque distance. On entend les éclats siffler. Instinctivement, nous nous collons tous contre le mur. Il n'y a plus des Allemands et un Suisse, un officier et des soldats, mais quatre hommes qui ont peur pour leur peau. Nous

passons la nuit suivante sur des divans que nous avons descendus dans la cave à charbon. Pauvre protection, car le plafond est en partie effondré par la pourriture, et le local au-dessus est inutilisable. Nous ne dormons guère. Il y a de temps en temps un obus qui éclate sur le village, et pas mal de trafic.

Au lever du jour, nous sommes impressionnés par le silence qui règne alentour. Nous allons sur la terrasse devant la maison. Le toit de la grange de Mme Grosclaude, quelques mètres en contrebas est enfoncé par un obus. Tandis que Ruth rentre pour préparer le petit déjeuner, je pars aux nouvelles chez les Monamy, à moins de 100 mètres. Ils me disent que les Allemands sont partis vers 1h du matin. Un obus vient de tomber sur une maison mitoyenne à la leur; il a percé le toit et tombé juste à côté du berceau d'un bébé, sans éclater.

Au moment où je reviens au presbytère, la terrasse est jonchée de branches qui viennent d'être cassées par des éclats d'obus; ils ont aussi brisé des vitres de l'église. Je peux remercier Dieu de m'avoir gardé une fois de plus. Si j'avais été là quelques minutes plus tôt, j'aurais sans doute été atteint.

Peu après, nous apercevons des soldats français. Les premiers s'avancent en colonne de tirailleurs; ils se glissent contre les murs dans les rues du village. Puis, c'est le gros de la troupe qui suit: des tanks et de l'infanterie. Toute la population se précipite pour les accueillir. Chacun veut leur offrir quelque chose. Mais, ce qu'il y a le plus, c'est de la goutte.

Les officiers ne les laissent du reste pas longtemps à l'arrêt. Il faut avancer.

Nous apprenons que c'est une unité de la légion étrangère qui est là. Un de ces hommes nous dit qu'il est du Jura bernois. Il y a 19 ans qu'il n'a pas revu sa mère qui habite à 30 ou 40 km. Il est très ému.

Pendant ce temps, les cloches se mettent à sonner dans tous les villages alentour. Dans certains villages, les hommes les ont fait sonner jusqu'à ce que les cordes cassent par l'usure. A Bavans, elles ont aussi sonné pendant plusieurs heures. Un de ces sonneurs, Louis Pathey, très atteint dans sa santé, est rayonnant de pouvoir ainsi tirer sur la corde. Trois mois plus tard, cette sonnerie accompagnera son cercueil pendant que nous le conduirons au cimetière.

Après 15 heures, nous nous apercevons, comme bien d'autres, que nous avons complètement oublié l'heure du dîner. L'émotion, la joie, les pleurs de joie nous ont nourris.

Les troupes continuent d'avancer et se succèdent, suivies des camions chargés du ravitaillement. Le même jour, ils sont à Montbéliard et à Héricourt.

Merci d'avoir vécu ce 17 novembre 1944 à Bavans.

Le dimanche 19, contrairement à l'habitude, il y a beaucoup de monde au culte pour dire notre reconnaissance à Dieu. J'ai pris comme texte: "La victoire qui triomphe du monde, c'est notre foi." d'après I Jean 5:4-5. Je ne me rappelle pas du tout ce que j'ai dit. Quelques soldats y participaient; en particulier un capitaine d'artillerie qui était protestant. Il nous a dit que le 16, veille de la libération, la bataille a été très rude autour du village ; il a reçu l'ordre, au petit matin, de pilonner le village avec ses canons, afin de préparer l'assaut. Avant de mettre l'artillerie en action, il a envoyé des hommes en reconnaissance; ceux-ci ont constaté que les Allemands avaient décroché. C'est ainsi que nous nous en sommes tirés avec quelques tirs de canons d'infanterie. Si nous avions été libérés par l'armée américaine, les dégâts auraient sans doute été terribles.

En voyant tout ce qui s'est passé dans tant de localités, on est émerveillé de voir comment notre village a été protégé et on ne peut assez en remercier Dieu. Ceci, d'autant plus qu'on a retrouvé sur le corps d'un officier allemand de Montbéliard (je ne sais si c'était le Balafre, comme on l'appelait, qui est souvent venu pour des recherches à Bavans), des papiers avec l'ordre de faire des représailles et massacres à Bavans en punition de tout ce que les hommes de la résistance avaient fait contre l'occupant. L'offensive française l'en a empêché.

Les Allemands sont loin, mais la guerre n'est pas terminée et les suites sont là: à Voujaucourt, les ponts sur le canal et sur le Doubs sont sautés. Nous allons être pendant trois mois sans gaz ni électricité. Le ravitaillement est momentanément désorganisé. Peu importe, on est maintenant libres.

Lendemain de guerre

Le mardi 21 novembre, Ruth et moi partons en vélo pour la Suisse. Il faut se hâter avant que le service des douanes françaises soit remis en place. Et puis, nous sommes impatients de revoir nos enfants et nos familles. Nous allons prendre le train à Porrentruy en passant par Fahy. Sur certains tronçons de la route, pourtant goudronnée, il y a une telle couche de boue, que nos roues de vélos se bloquent. Ceci, ensuite du passage des blindés et des colonnes de camions qui circulent sans interruption pour ravitailler l'armée en carburant. A plusieurs reprises, il faut s'arrêter pour enlever avec un bois cette boue qui

se colle entre le pneu et le pare-boue. Nous sommes si crottés jusqu'au dessus des jambes que quelqu'un nous demande dans le train d'où nous pouvons bien venir.

Mais pour le pasteur, ce n'est pas le moment de prendre des vacances. Le 1er décembre, c'est le retour à Bavans. Tandis que Ruth a bien besoin de repos, après tout ce qu'elle s'est dépensée. Elle va passer trois mois en Suisse.

Elle revient avec les trois enfants le 27 février par Fahy, où nous allons la chercher avec une camionnette. Elle est chargée de tout ce que la famille lui a donné, dont des provisions obtenues avec des cartes de rationnement en Suisse. Mais, le receveur de la douane suisse lui refuse de passer ces marchandises. François (5 ans) en est si choqué qu'il vomit devant le poste de douane.

Après la libération, la commune a reçu une cinquantaine de prisonniers allemands pour des travaux de remise en ordre. Plus tard, il n'en restera qu'une douzaine, placés comme travailleurs chez des paysans ou des artisans. Ils sont logés à la salle des fêtes. Le 1er janvier nous y allons avec le chœur de l'église. Nous chantons des chants de Noël, dont presque toutes les mélodies sont d'origine allemande. Combien ça leur parle, même s'ils ne comprennent pas les paroles. Quelle émotion tant pour nous que pour eux. Il y a des larmes dans tous les yeux.

Une voisine de cette salle, Mme Garnier, leur a apporté le matin un pot de confiture et une miche de pain, alors que le rationnement se fait encore durement sentir. Et pourtant, cette voisine a un neveu, M Marguerita, sellier-tapissier, déporté en Allemagne sans cause peu de semaines auparavant. Bien qu'il soit très handicapé d'une jambe, la Gestapo était venue le prendre un matin à 4h. Le geste de Mme Garnier est un exemple, parmi des milliers d'autres, de Français sans haine.

Le premier travail a été de rechercher dans la campagne et dans les bois environnants les cadavres des tués et de les ensevelir. Puis, il y a le déminage, au bord de la route, le long du Doubs. Ce travail délicat et très dangereux, malgré les appareils de détection, va faire encore des victimes. Il est opéré par des prisonniers et par des Français. Un de ces derniers, venu de la région de Belfort, a été congédié à cause de son ivrognerie. Il en a été si affecté qu'il est venu pleurer chez moi; il a signé un engagement d'abstinence qu'il a tenu un certain temps d'après ce qu'il m'a écrit.

Par contre, des armes de guerre abandonnées sont restées encore longtemps dans la nature: fusils, mitraillettes, munitions, grenades. On nous a parlé d'enfants qui allaient à leur recherche et jouaient à la petite guerre. A Lougres, un garçon a amorcé inconsciemment une grenade; il l'a lâchée à temps, mais un de ses camarades, Marcel

Franel, 10 ans, petit-fils de Mme Perrin, a été tué par les éclats le 10 avril 1945. Combien y en eut-il ainsi dans toute la France ?

Dans le cortège de misères qui les accompagne, les guerres entraînent bien souvent des épidémies. Ce ne fut pas trop grave dans notre région. Il y eut cependant quelques cas de fièvre typhoïde, dont un mortel à Lougres.

Pendant le premier semestre de 1945, le pasteur Quaile a été réquisitionné pendant un certain temps. Le pasteur Jacot est allé en convalescence en Suisse. Certains dimanches, j'avais alors à présider quatre ou cinq cultes entre Bavans, Lougres, Voujoucourt, Colombier, Longeville ou Beutal qui avait été en partie détruit par l'artillerie au moment de la libération.

Tous les quinze jours, j'avais aussi un culte pour les prisonniers allemands à 8h le matin. L'interprète, un sous-officier allemand, traduisait à sa manière ce qui ne lui plaisait pas. Si je ne savais pas suffisamment la langue pour parler directement, je la comprenais suffisamment pour m'apercevoir de ses infidélités et le faire rectifier. Je crois qu'il était le seul vrai nazi de l'équipe.

Plus tard, un prisonnier de 16 ou 17 ans a été placé chez Marguerita pour l'aider dans son travail. Ce dernier était revenu d'Allemagne par miracle. Ça ne l'empêchait pas de très bien traiter son ouvrier; il était comme de la famille. Un jour, Marguerita lui a demandé: "S'il revenait une guerre et qu'on te dise de me tuer, que ferais-tu?" -"J'obéirais, a-t-il répondu." Cela montre à quel point les jeunes avaient été endoctrinés.

Au cours des mois de 1945, les prisonniers français sont rentrés petit à petit d'Allemagne. Quelle impatience dans les familles de revoir les siens et quelle angoisse pour ceux dont on était sans nouvelle. Certains, comme André Métin de Lougres avaient été mobilisés en automne 1938 à la veille de leur mariage. Outre celui d'André avec Suzanne Gremillot, celui de Gilbert Malcuit est à mentionner. Marié civilement avant la guerre avec une fille Mercier, libre-penseurs par leurs familles. Il a échappé miraculeusement aux bombardements de la Ruhr (20'000 morts d'une seule nuit); revenu de cet enfer, il s'est tourné vers Dieu et a demandé la bénédiction de son mariage.

Beaucoup de ces prisonniers, et surtout les rescapés des camps de concentration, avaient une santé déficiente. Betty était en relation scientifique avec le docteur Bucher, qui avait une clinique à Séon. Par des recherches faites conjointement avec un vétérinaire, il avait trouvé un produit formé de lipides tirées de certaines algues qui rétablissait le fonctionnement harmonieux de tout l'organisme. Une ampoule de 20 cm³ prise en trois jours y suffisait.

C'était valable aussi pour les animaux. Ceux auxquels on en donnait reprenaient rapidement un beau pelage; ce qui est un signe de santé. Pour les vaches, la quantité de lait était un peu augmentée et surtout la teneur en matières grasses. Nous en avons fait le test dans des écuries de Bavans en donnant de telles ampoules à la moitié des vaches.

En juin 1945, le docteur Bucher a passé trois jours chez nous. Après s'être mis en contact avec la Croix Rouge de Montbéliard, il lui a offert des milliers d'ampoules pour les prisonniers rentrés d'Allemagne en mauvaise santé.

Enfin, une date importante pour le monde. Après les bombes atomiques sur Hiroshima et Nagasaki, le Japon capitulait et l'armistice était proclamée le 8 mai 1945. Nous avons fait un cortège avec les autorités et les écoles suivi par la population jusqu'au monument aux morts de la guerre de 1914-18, puis une cérémonie à l'église. Joie de voir la fin de ce cauchemar de la guerre. Mais aussi, fête sérieuse et solennelle. On pense à ceux qui y ont laissé leur vie. Même si elles n'ont pas été très nombreuses dans nos villages, combien de millions de victimes à travers le monde... L'holocauste, avec ses six millions de Juifs et 2 millions de Tziganes... Toutes les destructions, la misère, les haines...

Vacances, consécration pastorale

Du 20 août au 27 septembre, nous sommes rentrés en Suisse pour de longues vacances. Quelle joie de revoir tous les nôtres.

J'ai passé mes examens de consécration à la faculté de l'Eglise libre, à Lausanne. Le dimanche 23 septembre, à la chapelle de l'Auberson, c'était la cérémonie de consécration présidée par les pasteurs Francis Baudraz et Paul Cardinaux, deux amis.

Pendant nos vacances de 1945 en Suisse, on nous a parlé de Jean Picard de Lyon. C'est un chrétien, en rapport avec le Réarmement Moral, qui a reçu une vocation très particulière. A l'écoute de Dieu, il lui a été montré que les patrons et les ouvriers d'une même entreprise doivent former une équipe, puisqu'ils dépendent les uns des autres. Depuis plusieurs années, il organise des rencontres d'un week-end de patrons, cadres et ouvriers d'une même entreprise (environ une trentaine à la fois). Il leur apprend à chercher auprès de Dieu ce qu'il veut pour leur entreprise et la manière de travailler ensemble. Le climat des entreprises qui sont entrées dans cette vision a été tel que le gouvernement français s'en est ensuite inspiré pour créer les comités d'entreprises. Mais, ce fut alors sans aucune base spirituelle; d'ou, très souvent, un climat de revendication de part et d'autre.

Nous avons correspondu avec Jean Picard. Il est venu à Bavans et à Lougres pour cinq ou six jours pendant l'hiver, puis de nouveau en juin 1946 avec sa femme.

Si nous avons appris l'écoute du St.-Esprit et l'obéissance avec le Groupe d'Oxford (Réarmement moral), ce passage des Picard nous a recentrés.

Pierre Joseph, un ami, m'a fait un jour cette critique: "Vos paroissiens, chacun avec ses besoins et ses problèmes, sont semblables à des bouteilles. Vous les pasteurs, avec vos prédications du haut de la chaire, êtes semblables à quelqu'un qui, de loin, tiendrait un tuyau d'arrosage pour remplir ces bouteilles. Qu'est-ce qui y entre?" Heureusement que la prédication est complétée par les visites, la cure d'âme, les rencontres d'étude biblique et de prière.

Après nos trois enfants nés en temps de guerre, nous étions heureux de fêter le retour à la paix en attendant un nouveau bébé. Quelle joie d'accueillir Olivier le 23 juin 1946. Le prénom s'est imposé puisque le rameau d'olivier est l'emblème de la paix.

La tension nerveuse était telle pendant la guerre, que périodiquement, les gens craquaient; certains une fois par an, ou tous les 2 ou 3 ans. Certains ont tenu toute la guerre, mais ils ont craqué après. J'ai très bien tenu le coup depuis 1939 à 46, et voilà que mes nerfs ont aussi lâché. Pourquoi?...

A Pâques 1947, c'est mon frère Robert qui tombe malade. Ses reins ne fonctionnent plus. Les examens révèlent qu'ils sont entièrement rongés par la tuberculose. Le soir du 6 mai, il s'est endormi. A peine plus de trente ans ! Le choc est très rude pour toute la famille. C'est maman qui nous console: "Avec Robert, nous dit-elle, nous faisons quantité de projets pour cette vie. Maintenant, nous savons qu'avec lui, notre but est plus haut, auprès de Dieu. Après cela, j'ai pu sympathiser plus réellement avec ceux qui passaient par le deuil.

En mai 1947, j'ai écrit à la Commission synodale de l'Eglise libre du canton de Vaud pour offrir mes services. Peu après, un dimanche matin, arrivait une délégation de l'Eglise libre de Savigny sur Lausanne pour assister au culte et prendre contact avec nous.

Le départ de Bavans n'en est pas moins déchirant. Nous y avons vécu tant de choses extraordinaires. Le dimanche 3 août, c'est le culte d'adieux, suivi d'un thé sur la terrasse du presbytère. La paroisse désirait nous offrir en souvenir une peinture de Jouffroy représentant le clocher de Bavans. Comme il n'en avait plus, il a proposé le forgeron de Bavans dans sa forge. C'est une peinture magnifique, et quel symbole elle représente.

Le vendredi 8 août, c'est le départ avec la déménageuse, tandis que maman a emmené

les enfants le lundi avec le taxi de M. Lüthy. Avant de monter dans le camion, Ruth et moi avons repassé dans toutes les pièces de cette maison vide en pleurant comme des enfants. J'étais en si piteux état que je suis resté à l'Auberson, tandis que Ruth accompagnait la déménageuse jusqu'à Savigny.

Pendant la guerre, il n'était pas possible de correspondre directement avec la Suisse. Du temps du gouvernement de Vichy, on pouvait envoyer des cartes de la zone occupée par les Allemands jusqu'en zone libre. L'oeuvre du colis aux prisonniers de Guerre, à Lausanne, a organisé un relais de correspondance à Lyon, qui faisait suivre en zone occupée et vice-versa pour les nouvelles que nous envoyions. Il est bien entendu qu'il ne fallait pas aborder de questions politiques ou militaires. Car toute cette correspondance était soumise à la censure. Il y eut aussi des occasions par les Fourgs ou la Coupe, ou par des gens qui passaient la frontière. Mais, il est arrivé que nous soyons deux ou trois mois sans nouvelles.

Conclusion

Est-il possible de faire un bilan de ces huit années? Tant Ruth que moi, nous avons été heureux à Bavans et à Lougres.

Nous avons aimé la population de ces deux villages et ils nous l'ont bien rendu. Beaucoup sont devenus des amis.

J'ai fait beaucoup de visites aux paroissiens; entre 800 et plus de 1.000 par année. Certains prétendaient que lorsque le pasteur allait voir un paroissien chez lui, celui-ci lui rendait sa visite le dimanche suivant en allant au culte. Bien souvent, ce n'était pas le cas, mais les contacts étaient bons.

Dieu seul sait combien ont été amenés à Jésus-Christ, et combien il y a eu de manquements dans mon ministère, car je manquais de maturité spirituelle. Merci de pouvoir s'en remettre à son pardon et à sa grâce. A Lui seul la gloire.

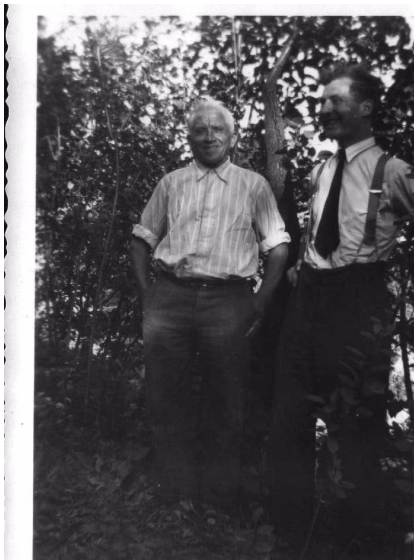
Et puis, la grande aventure de la vie continue. Sous la conduite du Saint-Esprit, nous allons de découverte en découverte, car l'amour de Dieu, sa grandeur et sa sagesse sont illimités, sans oublier l'amour de nos semblables. Nous l'avons réalisé à travers les années passées à Savigny, Rolle et Carouge.



*Les Conseillers presbytéraux : G. Mouhot, Widmer
E. Rolland, Perrin et Constant Monamy*



Georges Martin



Avec M. Dabin



Rameaux 1946



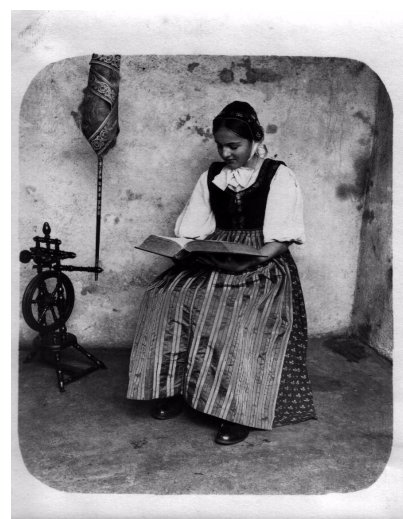
Georges et Ruth Martin avec Isabelle, François, Geneviève et Olivier



Avec le Professeur Yakovleff



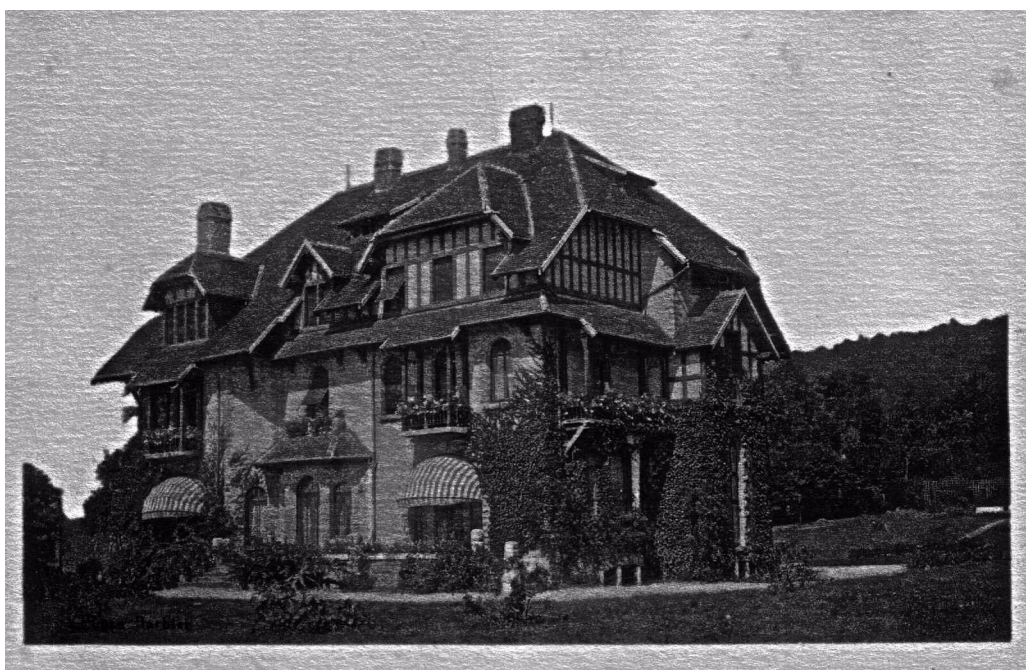
Les Perrin vont aux pommes de terre



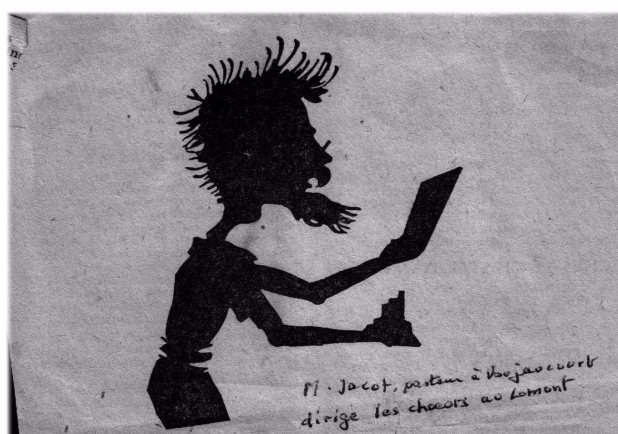
Jeannette Mouhot en diaichotte



Troupe de théâtre



Propriété Japy



Le pasteur Jacot dirige les chœurs au Laumont